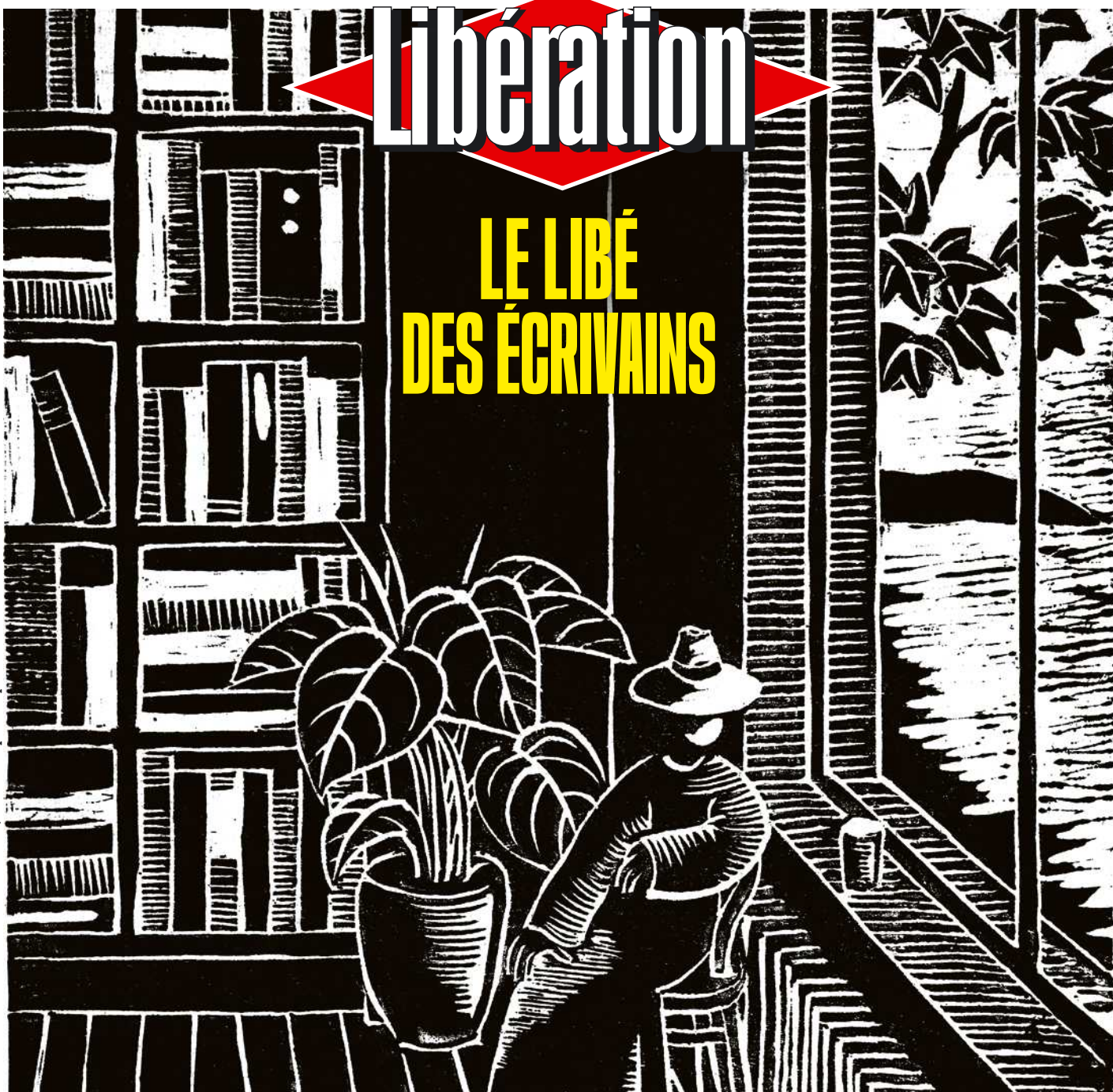


Libération

LE LIBÉ DES ÉCRIVAINS

«Confiné à la maison», dessin du «peintre-poète» chinois Lao Shu.



LE VIRUS EN TOUTES LETTRES

Une trentaine d'auteur·e·s s'emparent d'une actualité inédite.



EDITORIALPar
ELIF SHAFAK**Ensemble dans le chaos**

Alors que j'écris, les frontières ont été closes, les liaisons aériennes interrompues, l'état d'urgence déclaré dans nombre de pays, les rassemblements interdits ; les musées, les bars et les restaurants ont fermé leurs portes et une atmosphère de peur et d'anxiété menace d'affecter notre santé physique et mentale. Ce sont des temps liquides. Plus rien ne paraît solide. Plus rien ne paraît stable, fiable. Dans un supermarché de Londres, face à des étagères vides, j'ai entendu une Anglaise d'âge mûr dire à son mari : « C'est fou, on dirait qu'on vient de se réveiller dans un film de science-fiction. »

Par
FRANCESCA MELANDRI
Illustration
LAOSHU

Je vous écris d'Italie, je vous écris donc depuis votre futur. Nous sommes maintenant là où vous serez dans quelques jours. Les courbes de l'épidémie nous montrent embrassés en une danse parallèle dans laquelle nous nous trouvons quelques pas devant vous sur la ligne du temps, tout comme Wuhan l'était par rapport à nous il y a quelques semaines. Nous voyons que vous vous comportez comme nous nous sommes comportés. Vous avez les mêmes discussions que celles que nous avions il y a encore peu de temps, entre ceux qui encore disent « toutes ces histoires pour ce qui est juste un peu plus qu'une grippe », et ceux qui ont déjà compris. D'ici, depuis votre futur, nous savons par exemple que lorsqu'ils vous diront de rester confinés chez vous, d'aucuns citeront Foucault, puis Hobbes. Mais très tôt vous aurez bien autre chose à faire. Avant tout, vous mangerez. Et pas seulement parce que cuisiner est l'une des rares choses que vous pourrez faire. Sur les réseaux sociaux, naîtront des groupes qui feront des propositions sur la manière dont on peut passer le temps utilement et de façon instructive ; vous vous inscrirez à tous, et, après quelques jours, vous n'en pourrez plus. Vous sortirez de vos étagères la Peste de Camus, mais découvrirez que vous n'avez pas vraiment envie de le lire. Vous mangerez de nouveau. Vous dormirez mal. Vous vous interrogerez sur le futur de la démocratie. Vous aurez une vie sociale irrésistible, entre apéritifs sur des tchats, rendez-vous groupés sur Zoom, dîners sur Skype. Vous manqueront comme jamais vos enfants adultes, et vous recevrez comme un coup de poing dans l'estomac la pensée que, pour la première fois depuis qu'ils ont quitté la maison, vous n'avez aucune idée de quand vous les reverrez. De vieux différends, de vieilles antipathies vous apparaîtront sans importance. Vous téléphonerez pour savoir comment ils vont à des gens que vous aviez juré de ne plus revoir.

Cela semble irréel et pourtant ça ne l'est pas. Le Covid-19 ne fait que souligner les problèmes structurels de nos institutions économiques, sociales et politiques. Les inégalités sont de plus en plus flagrantes. Ce sont les plus précaires, les plus faibles et les plus vulnérables qui souffriront le plus de ces mois d'incertitude. Cette épidémie met aussi en lumière les dangers du nationalisme et de l'autoritarisme populistes. En voici un exemple : pendant plusieurs jours les médias et réseaux sociaux pro-gouvernementaux en Turquie ont fait comme si le pays ne comptait aucun cas de contamination. L'information a été sciemment occultée, le plus longtemps possible. Quand cela n'a plus été possible, les médias ont évoqué quelques cas possibles, uniquement étrangers. Et des « experts » douteux se sont relayés sur les plateaux de télévision pour expliquer pourquoi il y avait si peu de cas de coronavirus en Turquie. Mettant cela sur le compte des « gènes turcs » davantage épargnés que les gènes chinois ou ita-

liens ! Au même moment aux Etats-Unis, l'administration Trump qualifiait ce virus d'« étranger ». Un discours raccord avec la rhétorique sur les « barbares » s'accumulant aux frontières avec leurs maladies et leurs menaces. Les théories conspirationnistes sont devenues endémiques. En Chine, le porte-parole du ministre des Affaires étrangères, Lijian Zhao, a affirmé que l'armée américaine pouvait bien avoir importé le virus à Wuhan. Chacun renvoie la faute sur l'autre. Chacun pointe du doigt le voisin. Absurdité du nationalisme. Absurdité de l'isolationnisme. Et, bien sûr, absurdité de l'ignorance. Malgré Erdogan, Bolsonaro, Poutine, Orban et les autres, il n'y a pas d'héritage génétique « pur ». Nous sommes un mélange de multiples combinaisons ethniques, des enfants de la migration. Nos ancêtres venaient d'ailleurs. Nous, humains, sommes plongés dans ce chaos ensemble. Il a fallu un virus pour prouver à quel point nous sommes tous connectés, mais aussi fragiles et résilients.

Aucun doute, cette épidémie aura des conséquences sur le long terme. Au-delà du nombre croissant de morts, des bouleversements majeurs se profilent à l'horizon, économiques, sociaux et politiques. Nous devons apporter une réponse globale à cette pandémie. Or, pour l'instant, chaque Etat essaie de gérer la situation de son côté, se repliant sur lui-même. Il est normal de prendre soin de ses concitoyens et de s'en sentir solidaire. C'est compréhensible et beau. Une preuve de notre sentiment d'appartenance. Mais nous ne devons pas perdre notre humanité pour autant. Le nationalisme populiste ne résout rien des problèmes du monde. Nous avons besoin de renaitre. Les périodes les plus incertaines de notre histoire ont aussi été des moments de profonds changements. Nous avons besoin de changement. A en croire les populistes, on ne pourrait être patriote et humaniste en même temps. Il faudrait choisir et donner la priorité à « nous » plutôt qu'à « eux ». Nous

ne sommes pas obligés d'adhérer à ça : on peut être patriote ET humaniste. Précisément car nous avons tous de multiples appartenances. Je suis d'Istanbul et je porte cette ville en moi, même en exil. Je suis aussi londonienne. Née à Strasbourg, j'aurai toujours un attachement à la France. Je suis européenne par mes valeurs. Mais mon âme reste imprégnée du Moyen-Orient. Je suis turque. Je suis britannique et, quoi qu'en pensent les populistes pro-Brexit, je suis une citoyenne du monde. Nous devons sortir de ce tunnel avec une foi restaurée dans l'humanité. Nous devons défendre plus fort et plus courageusement nos valeurs communes – égalité, dignité, liberté de parole, droits de l'homme et de la femme, droits de l'environnement – sans oublier la bienveillance. Ce n'est pas un « virus étranger ». Nous sommes tous touchés. Cette pandémie fera ressortir le pire de l'humanité, ou le meilleur de nous-mêmes.

*Traduit de l'anglais
par Alexandra Schwartzbrod*

Lettre aux Français depuis leur futur

L'écrivaine italienne Francesca Melandri écrit de Rome, où elle est confinée depuis le 9 mars. Quotidien chamboulé, vie sociale réinventée, angoisses exacerbées... son pays l'a expérimenté avant que nous y plongions aussi.

Beaucoup de femmes seront frappées dans leur maison. Vous vous demanderez comment ça se passe pour ceux qui ne peuvent pas rester à la maison, parce qu'ils n'en ont pas, de maison. Vous vous sentirez vulnérables quand vous sortirez faire des courses dans des rues vides, surtout si vous êtes une femme. Vous vous demanderez si c'est comme ça que s'effondrent les sociétés, si vraiment ça se passe aussi vite, vous vous interdirez d'avoir de telles pensées. Vous rentrerez chez vous, et vous mangerez. Vous prendrez du poids. Vous chercherez sur Internet des vidéos de fitness. Vous rirez, vous rirez beaucoup. Il en sortira un humour noir, sarcastique, à se pendre. Même ceux qui prennent toujours tout au sérieux auront pleine conscience de l'absurdité de la vie. Vous donnerez rendez-vous dans les queues organisées hors des magasins, pour rencontrer en personne les amis – mais à distance de sécurité. Tout ce dont vous n'avez pas besoin vous paraîtra clairement. Vous sera révélée avec une évidence absolue la vraie nature des êtres humains qui sont autour de vous : vous aurez autant de confirmations que de surprises. De grands intellectuels qui jusqu'à hier avaient pontifié sur tout n'auront plus de mots et disparaîtront des médias, certains se réfugieront dans quelques abstractions intelligentes, mais auxquelles fera défaut le moindre souffle d'empathie, si bien que vous arrêterez de les écouter. Des personnes que vous aviez sous-estimées se révéleront au contraire pragmatiques, rassurantes, solides, généreuses, clairvoyantes. Ceux qui invitent à considérer tout cela comme une occasion de renaissance planétaire vous aideront à élargir la perspective, mais vous embêteront terriblement, aussi : la planète respire à cause de la diminution des émissions de CO₂, mais vous, à la fin du mois, comment vous allez payer vos factures de gaz et d'électricité ? Vous ne comprendrez pas si assister à la naissance du monde de demain est une chose grandiose, ou misérable. Vous ferez de la musique aux balcons. Lorsque vous avez vu les vidéos où nous chantions



«Qu'est-ce qui se passe au-dehors?» LAOSHU

de l'opéra, vous avez pensé «ah! les Italiens», mais nous, nous savons que vous aussi vous chanterez la *Marseillaise*. Et quand vous aussi des fenêtres lancerez à plein tube *I Will Survive*, nous, nous vous regarderons en acquiesçant, comme depuis Wuhan, où ils chantaient sur les balcons en février, ils nous ont regardés. Beaucoup s'endormiront en pensant que la première chose qu'ils feront dès qu'ils sortiront, sera de divorcer. Plein d'enfants seront conçus.

Vos enfants suivront les cours en ligne, seront insupportables, vous donneront de la joie. Les aînés vous désobéiront, comme des adolescents; vous devrez vous disputer pour éviter qu'ils n'aillent dehors, attrapent le virus

et meurent. Vous essayerez de ne pas penser à ceux qui, dans les hôpitaux, meurent dans la solitude. Vous aurez envie de lancer des pétales de rose au personnel médical. On vous dira à quel point la société est unie dans un effort commun, et que vous êtes tous sur le même bateau. Ce sera vrai. Cette expérience changera à jamais votre perception d'individus. L'appartenance de classe fera quand même une très grande différence. Être enfermé dans une maison avec terrasse et jardin ou dans un immeuble populaire surpeuplé: non, ce n'est pas la même chose. Et ce ne sera pas la même que de pouvoir travailler à la maison ou voir son travail se perdre. Ce bateau sur lequel vous serez ensemble pour vaincre l'épidémie ne semblera guère être la

même chose pour tous, parce que ça ne l'est pas et ne l'a jamais été. A un certain moment, vous vous rendrez compte que c'est vraiment dur. Vous aurez peur. Vous en parlerez à ceux qui vous sont chers, ou alors vous garderez l'angoisse en vous, afin qu'ils ne la portent pas. Vous mangerez de nouveau. Voilà ce que nous vous disons d'Italie sur votre futur. Mais c'est une prophétie de petit, de très petit cabotage: quelques jours à peine. Si nous tournons le regard vers le futur lointain, celui qui vous est inconnu et nous est inconnu, alors nous ne pouvons vous dire qu'une seule chose: lorsque tout sera fini, le monde ne sera plus ce qu'il était.

Traduit de l'italien par Robert Maggiori

LIBÉ DES ÉCRIVAINS: UN REGARD NÉCESSAIRE

Quand le Salon du livre de Paris a été déprogrammé pour cause d'épidémie, nous nous sommes interrogés: fallait-il maintenir notre traditionnel «Libé des écrivains» publié chaque mois de mars à l'ouverture de la manifestation? La réponse s'est imposée d'elle-même. Oui, mille fois oui. Plus que jamais nous avons besoin du regard et de la plume des romanciers, de la langue si particulière des poètes. Nous avons contacté des auteurs du monde entier et proposé la rédaction en chef à l'écrivaine turque Elif Shafak, qui s'est prise au jeu. Beaucoup nous racontent l'impact de l'épidémie sur leur quotidien. D'autres l'actualité. A leur incroyable façon. **C.I.D.** et **A.S.**

ILS ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO

Ahmet Altan *Je ne reverrai plus le monde* (Actes sud, 2019); **Laurent Binet** *Civilizations* (Grasset, 2019); **Magyd Cherfi** *la Part du sarrasin* (à paraître le 8 avril, Actes sud); **Chi Zijian** *Neige et corbeaux* (Picquier, 2020); **Cristina Comencini** *Quatre Amours* (Stock, 2020); **Didier da Silva** *Dans la nuit du 4 au 15* (Quidam, 2019); **Thomas Deslogis** poèmes d'actu à retrouver sur Instagram (@liberationfr); **Joseph Denize** *Quand on parle du diable* (Julliard, 2020); **Alaa el Aswani** *le Syndrome de la dictature* (à paraître, Actes sud); **Igor Gran** *les Services compétents* (P.O.L., 2020); **Violaine Huisman** *Rose désert* (Gallimard, 2019); **Joseph Incardona** *la Soustraction des possibles* (Finitude, 2020); **Laoshu** *Un monde simple et tranquille* (Picquier, 2017) et *Moi, mon chat et le plaisir des jours* (à paraître, Picquier); **Christian Lehmann** *No pasaran, le jeu* (l'Ecole des loisirs, 2019); **Francesca Melandri** *Tous, sauf moi* (Gallimard, 2020); **Andrée A. Michaud** *Tempêtes* (Rivages, 2020); **Richard Morgiève** *le Cherokee* (Joëlle Losfeld, 2019); **Makenzy Orcel** *Une boîte de nuit à Calcutta* (Laffont, 2019); **Sylvain Ouillon** *les Jours* (Gallimard, 2019); **Philippe Sands** *Retour à Lemberg* (Albin Michel, 2017); **Salvatore Scibona** *le Volontaire* (Bourgois, 2020); **Samira Sedira** *Des gens comme eux* (Rouergue, 2020); **Elif Shafak** *10 minutes et 38 secondes dans ce monde étrange* (Flammarion, 2020); **Jean-Pierre Siméon** *Levez-vous du tombeau* (Gallimard, 2019); **Shumona Sinha** *le Testament russe* (Gallimard, 2020); **Dominique Sylvain** *Une femme de rêve* (Viviane Hamy, 2020); **Milène Tournier** *Nuits* (la P'tite Hélène, 2019); **Karine Tuil** *les Choses humaines* (Gallimard, 2019); **Manuel Vilas** *Ordesa* (éditions du Sous-sol, 2019); **Marc Villard** *Barbès trilogie* (Gallimard «série noire», 2019); **Pierre Vincilar** *la Sauvagerie* (Corti, 2020); **Martin Winckler** *l'Ecole des soignantes* (P.O.L., 2019).

Nous allons regarder la liberté avec des yeux neufs

Après l'Italie, c'est au tour de l'Espagne et de sa capitale de découvrir le confinement.

Qui apporte avec lui les courses absurdes au supermarché, la séparation, et l'entraide.

Il y a quatre jours, je me promène dans une Rome déserte, brutalement belle. Aujourd'hui, je suis à Madrid et je me promène dans une Madrid déserte, brutalement belle. Rome et Madrid, deux villes désespérées. Deux villes vides. Madrid est sur le point d'être isolée. En ce moment, il y a encore des gens dans les rues, des bars ouverts. Dans quelques heures vont fermer les restaurants, les commerces, les boulangeries. Pour les musées, c'est déjà fait. Goya, Vélazquez, Picasso n'ont plus de visiteurs. Marcher dans les immenses salles sans touristes du Prado, qu'est-ce que ça fait ? Je prends ma voiture et je sors par la M30 et la circulation diminue. Le coronavirus n'est pas normal, mais la chaleur qu'il fait ne l'est pas non plus. Si le coronavirus ne te tue pas, le changement climatique que fera, choisis si tu peux.

Plusieurs membres du gouvernement sont infectés, l'extrême droite également. Santiago Abascal, le leader de Vox, a été contrôlé positif. La ministre pour l'Égalité, Irene Montero, a aussi été contrôlée positive. Le coronavirus est très démocratique. Il affecte de la même façon tout l'arc idéologique, ce qui dégage une appréciable ironie. Ces derniers jours, nous vivons dans une Espagne différente. L'urgence sanitaire a freiné la colère parlementaire. Des sujets qui gaspillaient toute l'énergie parlementaire ont disparu. On ne parle plus de l'indépendantisme catalan. Les désaccords entre la gauche et la droite se sont adoucis. Le débat territorial est absent. Maintenant, c'est l'unité qui règne, et c'est peut-être la meilleure leçon de la pandémie. Grâce à rien de moins qu'une tragédie comme celle du coronavirus, la classe politique met de côté ses intérêts de parti et sait se concentrer sur l'intérêt général. Et l'intérêt général s'appelle «la classe moyenne».

Dévier. L'Espagnol moyen est déjà immergé dans l'alarme sanitaire, qui domine les conversations et qui est l'unique sujet des moyens de communication. Les familles se réunissent, mais les enfants n'em-

brassent pas leurs vieux parents. Peut-être est-ce un geste humoristique : les Madrilènes ont raflé tout le papier hygiénique disponible dans les grandes surfaces. J'y vois un manifeste politique. Le gouvernement de Pedro Sánchez craint qu'il arrive en Espagne la même chose qu'en Italie. Sánchez a commis plusieurs erreurs, la principale étant d'autoriser les manifestations du 8 mars. Ces manifestations ont augmenté le risque de contagion à Madrid, mais son gouvernement voulait montrer leur force dans la rue.

Un Madrilène de vieille souche me dit que l'importance de ce machin, le coronavirus, dépendra du nombre de morts. Dit comme cela, ça paraît rude, mais ce sera au bout du compte la seule façon d'en mesurer l'impact. Le coronavirus nous renvoie au sous-développement politique. Nous pensions que rien n'allait nous faire dévier de l'avant-garde de l'histoire, et voilà qu'un virus venu d'Orient nous enlève toute capacité de mouvement. La sensation d'être confiné est désagréable, on se sent comme un mort en vie, un état contraire à la sensibilité espagnole, où l'on adore la liberté de mouvement et la vie dans la rue. Si la vie dans la rue disparaît, l'Espagne disparaît. Si le Real Madrid

ne joue pas contre le Barça, et vice versa, l'Espagne s'estompe. Ne pas pouvoir entrer dans un bar pour y manger des tapas et boire un verre de rioja est un fait de civilisation et de culture dont nous allons maintenant percevoir l'importance. Ne pas pouvoir assister à la présentation d'un livre ou à la représentation d'une pièce de théâtre va nous enseigner l'importance de la culture. Nous allons regarder la liberté avec des yeux neufs.

S'unir. J'entre dans un supermarché et je vois un homme qui remplit son chariot de boîtes de lentilles. Je le regarde et je lui dis : «Tu devras finir par les offrir.» Il rit. Il l'a bien pris. Et aussitôt il remet les boîtes dans le rayon. Je le recroise quelques minutes plus tard, son chariot est rempli de conserves d'asperges. Il y a des Madrilènes qui hésitent sur le choix de la diète apocalyptique. Je reviens en voiture par la M30 et la chaleur collante se mêle à la terreur de l'épidémie. Car la terreur est toujours la pire peste. Et un scénario économique désastreux tombe sur le dos de Sánchez. Il vient de parler à la télévision, il a envoyé un message d'espoir. Il a dit «tú» aux Espagnols, et je crois que cela a donné à son message de l'au-

thenticité et de la proximité. Les petits chefs d'entreprise, les auto-entrepreneurs, pressentent une ruine économique de proportions inimaginables. Peut-être tous ces secteurs attendaient-ils de Sánchez des mesures concrètes. Finalement, comme toujours, tout sera une question d'argent.

Cependant, nous, les Espagnols, nous aidons les uns les autres. Nous nous sommes soudain rendu compte que nous sommes une famille, et que, en dépit de tout, nous nous aimons, beaucoup. Les hôteliers madrilènes proposent que leurs hôtels soient transformés en hôpitaux. Les médecins travaillent nuit et jour. Le personnel soignant se donne entièrement. Les jeunes aident les vieux à faire leurs achats. L'unité politique est un fait. L'Espagne sait s'unir face à l'adversité. Le coronavirus nous permet de donner le meilleur de nous-mêmes. Je vois un sentiment de la responsabilité, je vois que les gens suivent les protocoles de soin, je vois que les gens ont une conscience civique. L'idée qui domine me plaît : une nation n'est pas une identité inamovible, ni un fait historique transcendantal, ce n'est ni l'orgueil, ni la provocation, ni un sentiment de supériorité. Une nation, ce n'est rien d'autre que des gens qui s'aident, des gens qui ne laissent personne à la remorque de l'histoire. Nous allons nous en sortir, j'en suis sûr. La démocratie espagnole est belle, courageuse et solidaire.

MANUEL VILAS

Traduit de l'espagnol par Philippe Lançon

Chers cousins français, Si on arrive à survivre, le problème, en Italie, sera de comprendre si les couples, avec ou sans enfants, les femmes et les hommes seuls, résisteront à l'enfermement dans leur maison, s'ils réussiront à rester ensemble, à jouer encore de la compagnie réciproque ou de la solitude choisie, après une convivance forcée et ininterrompue d'un mois entier. Le décret du gouvernement dit que nous pouvons sortir pour faire une promenade, mais seulement avec ceux qui vivent déjà avec nous, pas d'amis ou d'amies, pas même de visites à des parents qui vivent dans d'autres maisons. Seule la famille proche, ou personne si nous sommes seuls. Pas de cinémas, pas de théâtres, pas de concerts, musées, restaurants, bureaux, écoles, universités. Seul un membre de la famille peut aller faire les courses. Devant les supermarchés, il y a des queues silencieuses de gens portant le masque, chaque personne doit être à 1 mètre de distance d'une autre, qui attend la sortie de quelqu'un pour pouvoir entrer à son tour. Même chose devant les pharmacies. Dans la rue, on fait un écart quand on croise un autre passant. Beaucoup d'entre nous ont pensé à *Décameron* de Boccace. Vers l'an 1350, fuyant la peste, un groupe de jeunes, sept femmes et trois hommes, se réfugient hors les murs de Florence, et, pour passer le temps, se racontent des nouvelles, substituent un monde imaginé au monde réel, en train de s'écrouler. D'autres relisent *la Peste* d'Albert Camus ou les pages des *Fiancés* d'Alessandro Manzoni qui décrivent une autre épidémie de peste, celle de 1630, au cours de laquelle tous les nobles qui pouvaient le faire fuyaient Milan, comme

Chers cousins français

Ennui, amour, créativité... La romancière romaine Cristina Comencini raconte le quotidien dans un pays en quarantaine.

cela s'est passé ces jours-ci, dès que la ville a été classée «zone rouge». Comme si on pouvait fuir sans apporter les dégâts dans les lieux où l'on se réfugie, ou en considérant que le sort des autres nous est indifférent. Les journalistes écrivent qu'il ne faut pas nous plaindre et nous rappellent ce qu'on subi nos parents durant la guerre. D'autres accusent les jeunes de ne pas respecter les règles parce qu'ils sortent le samedi soir, n'ont pas peur, sont jeunes et pensent que les vieux sont les seuls qui tomberont malades. Un acteur italien d'un certain âge leur a demandé s'il était juste de faire mourir tous les grands-pères en même temps. On voudrait qu'un poète vint à la maison pour nous raconter des histoires, et amuser nos enfants. Jamais Internet n'a été aussi important. Les tchats en ligne entre amies, sœurs, membres de la famille, sont très fréquentés. Dans les jours qui ont précédé la fermeture de tout, on s'échangeait des milliers de gifs et d'images amusantes sur le virus, des vidéos désopilantes tirées de vieux films. A présent l'atmosphère est plus lourde, nous restons dans le silence – avec l'ordre intime par le gouvernement : ne bougez pas ! Ça a l'air facile. Dans l'un des posts drôles qui circulent, on lit : «Ça n'arrive pas tous les jours de sauver l'Italie en restant en pyjama.» On rit – mais jaune. Est arrivé le moment de la vérité, pour les cou-

ples qui ne se supportent pas, pour ceux qui disent s'aimer, ceux qui vivent ensemble depuis une vie entière, ceux qui s'aiment depuis peu de temps, ceux qui ont choisi de vivre seuls par goût de la liberté ou parce qu'ils n'avaient pas d'autre choix, pour les enfants qui n'ont plus école, pour les jeunes qui se désirent mais ne peuvent pas se rencontrer... Nous sommes tous appelés à nous inventer une nouvelle vie, à nous sentir proches même si nous sommes éloignés, à régler nos comptes avec un sentiment que nous évitons à tout prix : l'ennui. Et la lenteur aussi, le silence, les heures vides – ou pleines des cris des enfants enfermés à la maison. Nous avons en face de nous la vie que nous nous sommes choisie, ou que le sort nous a donnée, notre «foyer» – non celui de la maladie mais celui que nous avons construit au cours des années. Je nommerais cela une épreuve de vérité. Ces jours-ci, ce qui gagne, c'est aussi la vie virtuelle, étant donné que nous ne pouvons pas nous toucher. Les films à la télé, les séries, Netflix, Amazon, Google... Nous passons encore plus d'heures devant nos ordinateurs, ou la tête penchée sur nos portables. Mais de temps en temps, on sature, on n'en peut plus de ça, on lève la tête et on découvre plein de choses. Le fils qu'on pensait être encore un enfant est devenu un jeune homme, et on ne s'en était pas aperçu ; il nous dit, en

souriant : «Maintenant, t'es bien obligée de rester avec nous, hein ?» On fait frénétiquement le ménage dans les maisons, on nettoie le frigo, on met en ordre les livres – puis on fait une pause, et on remarque que dans la cour le cerisier est en fleurs, on reste une demi-heure à le regarder et on a l'impression qu'on ne l'avait jamais vu. On envoie de façon compulsive des messages pour ne pas se sentir seul, et un coup de fil peut durer une demi-heure, comme lorsqu'on était jeunes et que les temps n'étaient pas ceux d'aujourd'hui, qu'on faisait l'amour au téléphone. Il arrive aussi qu'une amie te dise : «Peut-être demain on peut faire une promenade ensemble, en se tenant à distance, qu'est-ce que tu en penses ?» Et l'idée te fait venir un frisson de plaisir interdit. Nous sommes en train de vivre de façon différente des moments de notre vie de toujours, et elle nous paraît nouvelle parce qu'elle est la même mais renversée : les objets, les personnes sont devenus visibles, et l'habitude s'est dissipée, l'*«habitude abêtissante»*, comme l'appelle Proust, qui cache à peu près tout l'univers» (1). Chers cousins, je souhaite de tout cœur que tout ça ne vous arrive pas, ou, si ça devait arriver, que ce soit une expérience à ne pas oublier. Demain, lorsque la porte de la maison se rouvrira, que nous courrons à la rencontre du temps rapide, des fragments de choses et de personnes seulement effleurées, et que les rêves, l'art, seront la seule et unique partie renversée de notre vie, souvenons-nous qu'une autre couche peut recouvrir les jours et les révéler dans le bien comme dans le mal – une fois surmontés le vide, l'ennui et la peur.

CRISTINA COMENCINI

Traduit de l'italien par Robert Maggiori

(1) En français dans le texte.

Quand le monde retient son souffle

Peste, Sras, Covid-19... Les épidémies sont des ennemis mortels et silencieux, à combattre collectivement au-delà des frontières. Après la prison des masques, la liberté retrouvée.

La première fois que j'ai vécu une épidémie de maladie infectieuse à grande échelle, c'était en 2003, au moment de l'épidémie de Sras en Chine. Mon mari venait de mourir peu de temps auparavant dans un accident de voiture ; j'étais plongée dans une douleur si profonde que je n'en voyais pas le fond. L'irruption soudaine de cette épidémie virulente dans mon existence, après la catastrophe que je venais de subir, m'a fait comprendre qu'une maladie de ce genre était aussi effrayante qu'un accident de la circulation : elle apporte tout doucement sans faire de bruit la mort dans son sillage. C'est sur ces entrefaites que j'ai découvert l'histoire de l'épidémie de peste qui s'était déclarée il y a une centaine d'années à Harbin, la ville où je vis. La maladie avait été colportée là par des travailleurs migrants chinois venus de Sibérie. Alors qu'à l'époque la population de la ville venait juste de dépasser les 100 000 habitants, l'épidémie avait fait plus de 5 000 morts. J'ai alors commencé à faire des recherches documentaires sur cette histoire car j'ai ressenti l'ardent désir d'écrire un roman avec pour toile de fond cette épidémie de peste.

Ephémère. Ma deuxième expérience de grande épidémie de maladie infectieuse, ce fut en 2009, quand a éclaté au Mexique la pandémie de grippe A H1N1 qui s'est ensuite propagée aux États-Unis, puis dans le monde entier. J'avais alors quasiment terminé le travail préparatoire de mon roman sur la peste à Harbin et m'apprêtais à passer à l'écriture. Je me souviens que, cette année-là, au printemps, j'ai été invitée à la Foire du livre de Francfort ; à l'aéroport international de Pékin, je n'ai pu monter dans l'avion qu'en portant un masque et après avoir été soumise à un test de température. A la fin de la Foire, j'ai pris le train pour me rendre à Berlin ; c'était un jour pluvieux et, quand j'ai vu le mur de Berlin, j'ai pensé que ce mur couvert de graffiti semblait atteint d'un virus insidieux. Un tel mur, appartenant à un monde rongé par un virus, se doit d'être abattu par les efforts conjugués de tous ceux qui, dans le monde, vénèrent le soleil. A notre époque d'individualisme exacerbé et de destruction de la nature, un tel mur a certes une présence manifeste, mais il n'aura en fin de compte qu'une existence éphémère car il ne peut y avoir



«Entre la montagne et l'eau» LAOSHU

au monde un mur aussi sinistre qui soit éternel. En cette année 2009, à mon retour de la Foire de Francfort, j'ai commencé à rédiger *Neige et corbeaux*. Par le biais de ce roman, je voulais faire revivre ce pan d'histoire et explorer les obscures lueurs de la vie dans les profondeurs de la mort. A l'époque, le gouvernement chinois avait nommé le docteur Wu Lien-teh, diplômé de l'université de Cambridge, responsable des opéra-

tions de prévention de l'épidémie de peste dans les trois provinces du nord-est. Wu Lien-teh est allé lui-même à Harbin pour diriger les opérations. C'est dans une petite maison des plus modestes qu'il a pratiqué la première autopsie de l'histoire de la médecine chinoise ; il a découvert que ce nouveau type de peste pulmonaire pouvait se transmettre par le biais des gouttelettes en suspension dans l'air émises par toute personne infectée

qui tousse ou éternue ; alors que les cas d'infections et le nombre de morts augmentaient régulièrement, il a présenté un mémoire à la cour impériale demandant le contrôle des transports par voie ferrée et par route, la mobilisation de l'armée pour mettre la ville en quarantaine, la mise en place d'hôpitaux pour l'isolement des malades, la désinfection de tous les domiciles, et appelant en outre tous les habitants des zones contaminées à porter des masques.

Cette année-là, en consultant les journaux de Harbin publiés pendant l'épidémie de peste, j'ai trouvé toutes sortes d'anecdotes et de publicités. Il y avait bien sûr des commerçants peu scrupuleux qui gonflaient les prix, mais bien plus nombreux étaient ceux qui gardaient des sentiments humains et désintéressés et offraient de généreuses contributions pour aider à la prévention de

l'épidémie. Certains étaient tellement terrorisés par la maladie qu'ils en perdaient quasiment la raison, mais il y avait aussi des gens courageux qui, surmontant leur peur, allaient apporter à manger aux malades. D'autres, superstitieux, croyaient qu'en faisant bouillir de l'eau avec des clous rouillés et en la buvant, on pouvait prévenir et guérir la maladie ; aussi les clous rouillés valaient-ils de l'or. Mais, finalement, ce qui a vaincu la peste, c'est la science.

Le même jardin. *Neige et Corbeaux* est paru en Chine il y a dix ans ; en 2020, au moment où paraissait la traduction en français, une catastrophe invisible s'est abattue à l'improviste sur notre vieille terre chinoise : un nouveau coronavirus parti de Wuhan s'est propagé dans tout le pays, et la maladie a fini par être diagnostiquée dans de nombreux pays. C'est la troisième grande épidémie de maladie infectieuse que je vis et les signaux d'alerte sont chaque fois d'un niveau plus critique. A une époque globalisée comme la nôtre, nous vivons dans le même jardin et les maladies infectieuses sont les ennemis communs de l'humanité que nous devons tous affronter ensemble ; car un virus n'est pas comme une langue, il n'a pas besoin de traduction, il lui suffit de déployer ses ailes invisibles pour franchir mers et montagnes et menacer chacun d'entre nous. C'est un démon qui convoite la sagesse, la bonté et les nobles sentiments de l'humanité pour les détruire. Mais toutes ces croyances, tous ces idéaux, cet amour et cette générosité que l'homme a mis des générations à édifier sont ce qui constitue sa plus grande force : ils finiront par venir à bout de ce virus et par l'éliminer. Le monde est actuellement plongé dans la tourmente, et en même temps d'un immense calme, comme si, sous les masques que nous portons, nous étions en train de retenir notre souffle, tout en gardant pourtant le cœur battant. On pourrait dire que les masques sont comme une porte de prison derrière laquelle nous sommes enfermés ; mais ce n'est que pour une brève période. La porte va bientôt s'ouvrir et nous laisser respirer un vent de liberté en nous permettant de courir là où le devoir nous appelle. Je suis allée deux fois au musée d'Orsay, à Paris, pour voir les œuvres de Millet qui font partie des collections. J'aime beaucoup son tableau *L'Angélus* ; en ce moment, nous sommes cet homme et cette femme, sur cette toile, au moment paisible de l'angélus, à la tombée du jour. Nous prions du fond du cœur, pour que le virus disparaisse vite, qu'il nous permette de travailler en paix et de produire encore une abondante moisson.

CHI ZHIAN

Traduit du chinois par Brigitte Duzan

Un virus n'est pas comme une langue, il n'a pas besoin de traduction, il lui suffit de déployer ses ailes invisibles pour franchir mers et montagnes et menacer chacun d'entre nous.

Chacun chez soi

J'avais demandé à mes enfants de rentrer à la maison, mais ils ne sont pas venus.

Mes enfants sont finalement restés chez eux, dans leurs chambres d'étudiants respectives. J'avais pourtant insisté jeudi 12 mars au soir dans un SMS à peine exagéré : « On entre en guerre ! Virologique, s'entend. Venez rapidement. Ça va durer peut-être jusqu'en mai-juin, vous serez mieux à la maison qu'à vous morfondre dans une plaule. » Mais ils ne sont pas venus. « Ils ont peur de nous contaminer », me dit mon épouse. Peut-être.

N'empêche qu'ils ne sont pas venus. C'est à cela qu'on se sent vieilli, aussi. Les enfants ne viennent plus. Sur le coup, ils ont raison. Il leur faut poursuivre leurs études, ils vont travailler depuis chez eux, à distance. Poursuivre leurs projets, suivre les cours en visio, potasser leurs leçons. N'empêche qu'ils ne sont pas venus.

Je vais aussi bosser à distance. D'ailleurs je suis présent par erreur. Mon employeur m'a expatrié pour deux ans et j'étais revenu en mission courte, prévue depuis plus de deux mois, quand l'ordre nous est arrivé de ne plus bouger, de rester là où on était, de travailler à distance pour la durée qui sera nécessaire. Pas de problème pour moi, j'ai mes données, un ordinateur, une con-

nexion internet, je vais continuer à bosser – et à Hanoi, j'aurais aussi été confiné chez moi. Donc ça ne change pas grand-chose. N'empêche qu'ils ne sont pas venus.

Je me disais : « Les enfants sont partis faire leurs études depuis quelques années à peine. Après tout, on va bosser côte à côte. On s'organisera pour que chacun ait son espace, pour respecter le silence nécessaire à ce qu'ils avancent comme ils le souhaitent. » N'empêche qu'ils ne sont pas venus.

J'avais acheté quelques provisions, leur sirop préféré, des bières, des chocolats pour Pâques. J'aurais pu leur raconter la dernière blague que j'ai entendue : « Pourquoi n'y a-t-il plus de mammoth ?... Parce qu'il n'y a plus de pappouth » et ils m'au-

raient raconté les leurs. Mais ils ne sont pas venus.

Et finalement c'est bien ainsi. Ils vont se débrouiller. Ça me perturbe un peu, bien sûr. Parce que je me demande à quoi je suis utile, encore. Mais... est-il nécessaire d'être utile ?

Depuis que j'ai passé quarante et quelques années, je me demande à quel moment on devient vieux. Et je m'étais poli cette idée qui me convenait bien finalement, à savoir qu'on devient vieux quand on est dépassé par son époque. Je m'enorgueillissais de n'être pas encore totalement dépassé, quoique... Et là, les enfants chez eux, je ne sais plus quoi penser. Mais après tout, mieux vaut peut-être ne pas se poser de question. Bosser en journée, et reprendre la lecture de la Recherche en soirée. Écrire quand je prendrai des jours de congé. On aurait pu veiller les uns sur les autres, on aurait pu discuter, chanter, danser,

jouer aux cartes, refaire le monde, se raconter des histoires, échanger nos avis, se marrer, se remémorer leur enfance, délirer même, qui sait ? Mais ils ne sont pas venus.

Pour mes parents, mes beaux-parents, c'est pareil. Sauf que ce sont nous qui ne sommes pas venus. Chacun chez soi, voilà. En attendant la fête qui, nous l'espérons, nous réunira tous à nouveau.

Et qu'en est-il de ceux qui n'ont pas de chez soi ? Une scène m'a marqué, ce dimanche 15 mars. Pas au bureau de vote. Aux abords du marché. Deux dames s'approchent d'un SDF que je n'avais pas repéré les années précédentes. Un nouveau dans le secteur. Elles lui tendent un repas dans des barquettes en plastique. L'homme les remercie, touché. Chacun chez soi, désormais. Mais lui ? Mais eux ?... et si leurs bières, leurs sirops préférés... Oserai-je ?

SYLVAIN OULLON

« Si la police devient libre de nous surveiller... »

Kenneth Roth dirige Human Rights Watch depuis 1993. Pour « Libération », il analyse l'impact de l'épidémie de coronavirus sur les droits humains.

« On ne peut concevoir la santé publique sans prendre en compte le respect des droits humains, y compris le libre accès à l'information et l'engagement à protéger les plus vulnérables. Malheureusement, certains leaders peu scrupuleux voient la pandémie actuelle comme l'occasion de poursuivre d'autres buts, même au détriment des droits humains. Le coronavirus touche désormais tous les pays mais cela n'empêche pas certains de blâmer les étrangers ou les migrants. C'est contre-productif en termes de santé publique : si

une telle diabolisation conduit certains à craindre d'être testés ou de réclamer un traitement (c'est le cas des sans-papiers aux États-Unis) alors le virus va se répandre dans certains groupes et se renforcer, menaçant tout le monde ! Les germes ne partagent pas les biais des leaders politiques.

« Le président chinois Xi Jinping semble essentiellement préoccupé par son image, cherchant à cacher tout ce qui pourrait l'écorner. Ce qui a conduit à la censure de ces médecins courageux de Wuhan qui ont essayé de nous alerter sur cette épidémie. En les réduisant au silence, le pouvoir chinois a donné au coronavirus une avance de deux à trois semaines, avec les conséquences désastreuses que nous connaissons. Le gouvernement chinois déploie aujourd'hui d'énormes moyens pour réprimer toute condamnation publique sur les réseaux sociaux, une sorte de censure à son profit.

« De nombreux gouvernements voient le coronavirus comme une occasion de renforcer la surveillance d'Etat. Une fois que l'on aura donné aux gouvernements la possibilité d'accéder sans entraves à nos données, ce sera très difficile de remettre le génie dans la bouteille. Depuis longtemps, nous jouissons de notre anonymat dans l'espace public. Certes la police peut facilement nous retrouver mais cela coûte cher et prend du temps, cela arrive donc rarement. Mais si la police devient libre de nous surveiller via nos téléphones ou les technologies de reconnaissance faciale, les autorités sauront tout de nos vies, jusqu'aux détails les plus intimes. Il faut réglementer de toute urgence afin de préserver notre droit à la vie privée. »

Recueilli par **ELIF SHAFAK**
Traduit de l'anglais
par Alexandra Schwartzbrod

Le cynisme, un autre virus

Des milliers de morts en Syrie et en Méditerranée et pas de réaction. Pourtant, toutes les vies comptent.

On peut, comme vous et moi, vouloir mal de mort à ce fichu virus couronné qui mange nos vies et s'afflige tout de bon des milliers de morts qu'il fait sur son chemin, sans s'interdire de rappeler – et d'y songer plus avant puisque, notre course arrêtée, le manque de temps ne saurait plus être une excuse – qu'il est d'autres virus invisibles,

d'une autre nature mais non moins délétères, osons nous l'avouer, qui depuis plus longtemps circulent dans nos contrées : le cynisme, l'indifférence et la lâcheté. Quoi d'autre serait responsable par exemple des 370 000 morts de Syrie et des 36 000 morts de migrants en Méditerranée ? Quelles barrières pour contrer la contagion de ces virus ? Quelle urgence décrétee pour notre santé morale ?

Le fait est que si nous n'avons pas suscité le Covid-19, c'est bien nous qui sécrétions les virus que j'évoque. Les morts, les violences, les désordres et les souffrances inguérissables que le cynisme politique engendre sont-ils moins propres à provoquer notre effroi et un

sursaut collectif ? Prenons pour exemple encore, le plus proche et le plus récent désastre que lesdits vices moraux ont fait naître. Il a nom Lesbos. Le mal se décrit ainsi : en janvier 2020, 20 000 migrants dans le camp de Moria conçus pour 3 000, un robinet pour 1 300 personnes, pas de savon, violences sexuelles, crimes quasi quotidiens, enfants livrés à eux-mêmes, empilement des ordures, ONG traquées par les milices d'extrême droite, etc. Le 16 mars, une fillette de 6 ans y est morte dans l'incendie d'un conteneur. La mort de cette fillette et celle du gosse mort noyé parce que les passeurs font chavirer des embarcations à l'approche de l'île n'ont pas

fait grand bruit par chez nous.

Tant pis si ce n'est pas politiquement correct, tant pis si on me taxe d'humaniste naïf, je dis que ces deux morts-là me sont plus insupportables que celle, qui m'attriste, oui, bien sûr, d'une victime du Covid-19. Parce que ces morts étaient plus évitables. Faut-il des milliards d'euros pour que disparaisse le camp de Moria ? Marie Cosnay, écrivaine de cœur et de courage, est allée à Lesbos, elle a dit dans ce journal ce que c'était : « le déchet, le corps, l'olivier ». Et elle a parlé de « ce scandale qu'on vit et qui n'est pas nommé ». C'est l'occasion ici de le nommer : lâcheté.

JEAN-PIERRE SIMÉON

Dernier après-midi à la bibliothèque: «Sans vous inquiéter du retard»

Balade entre les rayonnages et les étagères avant fermeture et avant de rentrer chez soi pour entamer son confinement.

Vous pouvez jusqu'à quarante. Et sans vous inquiéter du retard, si on est encore fermé, ça se fera tout seul, de reporter. Quarante, il aurait mieux valu brouette que, là, tote-bag froissé et inquiet. Après les grèves, voilà encore ça. C'est qu'aussi y a pas eu d'hiver. Cette année, pas d'hiver. Alors, les microbes, bien sûr, ils sont là, autour, comme dans leur bain. Dans la bibliothèque municipale où d'ordinaire «chut», ce dernier après-midi-là on se parle. Nos phrases courtes d'horizon, un livre ouvert devant la bouche, parfois, en lieu de masque: c'est bizarre, ce qui arrive. Là, tout ce qui se passe. On s'attendait pas. Ça change. Ça change ce qu'on pense. Hier on n'y pensait pas, et là y a plus que ça. Des choses bougent, le monde, on dirait il tremble, comme les feuilles avant l'automne et tomber.

**Ce siècle-là
Avait été
Un peu court.**

**Quarantaine
En fait comme d'habitude
et donc
Pas
Comme d'habitude.**

Plein. Prends-en plein. L'enfant, accroupi aux bacs à BD, lui avait demandé, maman, combien je peux en prendre. Plein. Comment elle lui a expliqué, l'école fermée, les rues vidées, les rideaux baissés, les rayons des supermarchés dévalisés, l'emploi du temps tout chaviré? Moi aussi, comme une enfant, j'ai voulu en prendre «plein», avant la chambre à soi du grand confinement. Et inhaler, parmi les livres, le vertige pâle des sanatoriums, d'un temps las et rituel. Au bureau des prêts, les lingettes désinfectantes chassaient, aux paumes et premières de couvertures, les microbes des vivants et des morts. J'ai longé, dans l'après-midi municipal, l'éternité des noms. Victor Hugo. *La Légende des siècles*. En répétant, tout doucement, dans les H: siècle, siècle. Notre vingt-et-unième, là, qu'on dirait presque qu'il commence seulement maintenant,

ou bien qu'il veut muter, se déshéber et se refaire l'écorce. L'époque, celle ici, la nôtre, qui pousse, on dirait, dans le dos, comme un grand vent. Avec ses mythes, et son ciel de maintenant. *Roméo et Juliette*, les sérénades YouTube des Juliette confinées aux balcons de Véronne, de Venise, Milan ou Rome...

**Quarantaine
Tout est fermé
Mais aussi
C'est dimanche!**

**Quarantaine
La pauvre activité
D'écrire
Les deux seins nus**

Dans la bibliothèque, ce dernier après-midi, deux temporalités se regardaient, comme le ciel parfois s'immobilise autour d'à la fois un oiseau et un avion. Sur les étagères, les titres immuables des livres. Et le calendrier, asthmatique et caduc, des prêts, des dates limitées. Aux murs, les échéances des concours littéraires semblaient soudain balayées, des petites quintes de toux d'une autre décennie: «*Jusqu'au 31 mars inclus.*» Comme le 31 mars d'une autre année, et pas l'étrange année 2020, d'en un palindrome avoir inversé début et fin d'époque. J'ai relu, à voix basse, la date et l'obsoleète précision: jusqu'au trente-et-un mars, inclus, j'ai relu, c'était comme pleurer. Le concours mettait au défi les usagers d'en trois cases et une ligne raconter une histoire. Avec trois cases blanches, sur l'affiche, pour donner modèle. J'ai participé, dans ma tête. Case 1, 2, 3. Avant, Laisse blanc. Après. Passé. Présent. Futur. Avec la petite ligne, au-dessus: «*Jusqu'au 31 mars inclus.*», et cette fois j'ai souri, doucement, de ce futur déjà du passé. Sur les présentoirs presse, les numéros du mois semblaient d'une saison lointaine et infiniment incongrue. «Spécial accessoires» (*Marie-Claire*). «Des dents saines pour préserver son capital santé» (*Pleine Vie*). Même si, quand même: «Comment les épidémies changent l'histoire» (*le Point*). Et, avant même l'histoire, comment elles changent, là, nos destins de mars, en les confiant à plus tremblants divertissements.

**Quarantaine.
J'ai souri fort, je crois qu'on
peut dire d'amour, j'ai souri
d'amour,
En t'imaginant, mon amour,
Te laver les mains.**

**Plus modeste mariage
Est-ce qu'on se confie
ensemble?
Et non, plutôt non, toi et
moi, non. Je t'aime.**

Si les dates de restitution, les échéances de concours, paraissaient déjà s'adresser à d'autres que nous, les ouvrages, eux, prêtaient encore prémonition et avertissement. J'ai furé, pangolin truffier et haletant, entre les titres, les signes et les messages. *La vie est belle* (Roberto Benigni). Mais ça n'a rien à voir. Y a pas ici la guerre. Ça n'a rien à voir, mais quand même. Ça se contrôle pas tou-

jours, l'angoisse et les paniques, ça se tient pas toujours, le stress on dira post-traumatique de même des traumatismes qu'on n'a pas vécus.

J'ai marché dans les travées, parmi les noms des livres, les titres, pour que l'époque se réécrive. Pandémie: *les Corps conducteurs* (Claude Simon). Contagion: *les Solidarités mystérieuses* (Pascal Quignard). Coronavirus: *Petit Oiseau du ciel* (Joyce Carol Oates). Service de réanimation: *Etouffements* (Joyce Carol Oates). Gel hydroalcoolique: *Un barrage contre le Pacifique* (Marguerite Duras). Le un mètre de sécurité: *Peut-être une histoire d'amour* (Martin Page). Confinement: *Des journées entières dans les arbres* (Marguerite Duras). Masque antiprojections: *la Muraille de Chine* (Franz Kafka).

On croit qu'on marche sur du temps. On marche sur des lettres. De grandes lettres calmes et qui nous regardent passer, un peu perdus, un peu fébriles. K. Franz Kafka. *la Métamorphose, le Château*. Parmi les corps, certains, bien sûr, sont châteaux plus faibles, avec moins de douves et que nos quarantaines, alors, devront protéger. On ira se tailler cabane et confinement au sein même de la métamorphose, prendre racines d'eau dans ces jours qui changent. LMNOP. Marcel Proust. *Le Temps retrouvé*. Quel temps on retrouvera, après? On avait fêté la nouvelle année. Il faut en entamer une autre, incertaine, et la mener parmi aussi tout ce qui s'est annulé, et qu'on reportera. «Ça se fera tout seul, de reporter.» Ou tout seul, de ne pas reporter. Le temps triera le temps. On ramènera, bien sûr, les livres à la bibliothèque. Comme un vestige d'avant vers après. Et pour le reste on verra, ce qui est encore là et ce qui viendra. Q R S T... Z... A B Maurice Blanchot. *Le Dernier Homme*. Le livre à venir. Si chaque dernier homme est surtout un livre à venir. Chaque fin, un début. Commence! Tout! Par d'abord un deuil! Samuel Beckett. *Fin de partie*. Oh les beaux jours!

**Et bien sûr
L'écriture nous quarantaine
Qui fait aussi quartier**

**Quarantaine.
Comme quand parfois, de
déprimer.
Le long canapé mauve.**

Je suis remontée aux documentaires, comme on sort de la mer, j'ai suivi les mots serrés aux dos un à un des livres, en estocades prémonitoires: *fin du monde, crise, troisième révolution, demain, après-demain, nos enfants nous haïront, survivre, partir vivre à l'étranger, la faillite mondiale, l'arrogance...*

L'arrogance. Pourtant, dans la bibliothèque, ce jour-là de liquidation avant fermeture, une affiche avec les mots d'Emily Dickinson: «*Si ton courage te fait défaut, va au-delà de ton courage.*» On ira comme des Antigones déterrer du sens, au milieu des quarantaines urbaines d'avoir studette pour horizon, ou les rires

et pleurs des enfants à qui il faudra bien tenter d'expliquer.

**Et inexplicablement
l'homme
Avait acheté mille et mille
Coton-tiges.**

**Quarantaine
Ce sera bizarre, qu'il y
ait encore la mer
En bas des villes et
Le soleil presque.**

J'ai marché entre les lettres, en espérant que nos poumons nous soient des sanctuaires moins fragiles. Et nos yeux, de plus profondes respirations. J'ai quitté la bibliothèque avec moi aussi «plein», pour voyager en quarantaine fermée. D'un côté, la rue Mouffetard descendait. De l'autre, grimpait. Au-dessus de moi, l'éternel ciel d'arrondissement. Les crêpiers tournaient et plaient de grandes galettes chaudes. Un musicien de rue chantait *L'affiche rouge* de Léo Ferré. Les pavés aux pieds, la bibliothèque dans mon dos, les meules énormes aux vitrines des fromageries, les encore promeneurs, j'ai un peu mieux ressenti comment, d'après-midi en après-midi, à la fin ça fait un siècle et des légendes. Une histoire, entre des cases blanches.

**Ehpad et coronavirus,
le centenaire
S'inquiète pour «mon frère,
ma sœur»
Et on ne lui dit pas, qu'ils
sont déjà morts, depuis bien
vingt ans.**

**Et au milieu du
confinement, l'enfant
A appris, comme un jeune
élan,
A marcher**

Au minuit du samedi 14 mars, les restaurants, discothèques et autres lieux publics «non indispensables» auront fermé, jusqu'à «nouvel ordre». On lira en ligne. Dans les vitrines, les mannequins s'étonneront de la grande absence humaine. La nuit sera un peu plus silencieuse et noire. Ma mère m'appellera. «Avec papa ce soir on est un peu abasourdis.» J'entamerai cette étrange deuxième gestation, le «confinement» – je crois que je l'avais même jamais prononcé, avant, ce mot bizarre de confinement, qu'à voix haute je l'avais jamais dit. J'ouvrirai alors un des quarante.

**Quarantaine
Le rideau rouge
Avec derrière ciel
Mon long voisin bleu.**

**Tu vois bien, quand je te dis
que j'existe pas
S'est effondré le garçon qui
n'avait pas reçu, pour
avertir du confinement,
Le texto du gouvernement.**

**Nouvelles requêtes
Google
«Lavomatic
Confinement»
«Masque FFP2»**

MILÈNE TOURNIER

https://youtu.be/biLTbK_SyK

L'hôpital applaudi par ceux qui l'ont appauvri

La gestion de l'épidémie repose sur un système sanitaire précaire, rationalisé à outrance et maltraité.

Voilà un fameux paradoxe : c'est à un hôpital public dont les acteurs clament depuis des mois qu'il est en détresse et en survie précaire et à qui on objectait les contraintes budgétaires pour leur refuser un apport financier à hauteur de leur demande, qu'il incombe aujourd'hui de sauver la patrie en danger. Je ne sais pas moi, mais si j'étais un de ces responsables,

notre empathique président au premier chef, qui à longueur d'antenne font, des trémolos dans la voix, l'éloge du dévouement de nos soignants (notez l'affectueux possessif sans doute comme une excuse), je serais dans mes petits souliers. Parce que ce sont eux, justement, les responsables de ce paradoxe, eux qui, l'urgence sanitaire ne peut le faire oublier, ont depuis des décennies, et sans solution de continuité d'un gouvernement à l'autre, imposé au système de santé ce *business model* asservi à la doxa libérale qui l'a mis au bord du gouffre.

Dommage que les librairies soient fermées : je vous aurais dit d'y courir acheter d'abord de la poésie, qui est depuis toujours un anti-

corps à l'affaissement moral et d'un même mouvement l'opuscule de Stéphane Velut, neurochirurgien au CHU de Tours, *L'hôpital, une nouvelle industrie* («Tracts» Gallimard). En quarante pages péremptoires et lumineuses, Velut décrit le processus d'assujettissement de l'hôpital aux diktats de la rentabilité et de l'efficacité, bref de la rationalisation économique. On y apprend comment on passe de l'hôpital de stock (le stock, c'est vous et moi, malades, et le stock, ça encombre et, horreur, ça coûte) à l'hôpital de flux, comment le *bed manager* (sic) fait la loi, comment on gère et organise à coups de GHM, GHS, T2A, PMSI, DMS, Fast RAAC, etc. Vous ne comprenez rien à ces sigles ? Moi non plus.

Mais cette abstraction dit tout : le sous-titre de ce formidable petit traité d'intelligence politique est justement le *Langage comme symptôme*. Il s'agit bien ici de faire entrer de force la réalité dans un schéma conceptuel hors-sol, coûte que coûte si l'on peut dire. Ce que ça coûte ? La négation de l'humain, de ce que Velut nomme le «*trop humain*» que l'Administrant, qui a, lui, le sens des réalités, n'a pas le temps de considérer. On se permettra de rappeler à l'Administrant, et particulièrement à l'Administrant en chef, qui en tirera sûrement les conséquences, cette pensée du poète Georges Perros : «*Le sens des réalités va contre le sens de la réalité.*»

JEAN-PIERRE SIMÉON

Renaître

le temps se désimplite
jusqu'aux limites de l'absence
les rues ne s'arrêtent plus
elles rentrent dans leur rêve
seules avec leurs fissures
trop lourdes pour les murs
rives rigides
étrangères à l'utopie des voiles
les hanches libres de la valse
l'enfance bercée par l'oubli
les chants tombés des fenêtres
comme des soifs de renaître...

MAKENZY ORCEL

Une orgie hydroalcoolique de gel

Plutôt qu'au cinéma confiné, c'est au parc qu'on se rend, croissant, tous graves, du Sainsbury venus, des gens chargés de monceaux de PQ triple épaisseur, moelleux à l'anus de l'esprit, irrité. Les enfants postillonnent leur joie contagieuse au toboggan, sachant bien qu'elles pourront badigeonner leurs paumes, puis leurs doigts dans une orgie hydroalcoolique de gel. Ce matin, à la poste, un hipster tabagique entrant quand je sortais, pointa son revolver bactériologique vers moi : *cough! cough! cough!* *in extremis* j'ai réchappé du bal tragique, car tout en m'amusant de ce que j'allais faire, j'ai retenu mon souffle et essuyé mes joues.

PIERRE VINCLAIR

A Montréal, les échos d'une «guerre» française

Pas de discours catastrophiste au Québec, mais l'inquiétude qui monte à la vue du confinement parisien.

Ce matin, avant de sortir, j'ai reçu un appel d'un ami parisien. Il m'a confié son émotion en voyant, en fin de semaine, des familles engouffrer valises et enfants dans leur voiture avant de quitter la capitale pour un exode en province. Il a ajouté : «*On dirait que c'est la guerre.*»

Une demi-heure plus tard, avenue du Parc, quand j'ai voulu monter dans la 80, la porte avant était condamnée. On monte désormais par l'arrière (donc, sans payer) pour éviter de contaminer les chauffeurs. La conductrice a lancé «*bonjour*» aux voyageurs en précisant : «*Je me sens un peu seule, à l'avant sans personne.*» L'un de nous a répondu : «*C'est pour vous protéger, on a besoin de vous, et on vous remercie.*» Il n'y avait pas grand monde dans le bus et le métro. Les passagers étaient sagement installés à distance les uns des autres. Ça ne change pas beaucoup des habitudes : à Montréal, quand c'est possible, on laisse toujours un siège vide entre soi et la personne voisine.

J'allais voir la thérapeute qui, il y a quelques années, m'a soutenu à des moments difficiles et qui, aujourd'hui, m'aide à identifier ce qui me paralyse quand je

me demande si ce que j'écris a la moindre valeur. On a bien sûr parlé de la situation bizarre dans laquelle se trouve la planète. Calmement. «*C'est une crise. On en sortira. C'est plate, mais il faut juste prendre notre mal en patience.*»

Ici, personne ne parle de guerre. On ne tient pas non plus de discours catastrophiste. Entre la crise d'Octobre (1970), la crise du verglas (1988), la fusillade de Polytechnique (1989) et la catastrophe de Lac-Mégantic (2013), le Québec en a vu d'autres. Le meilleur moyen de sortir d'un tunnel, c'est d'avancer. Même si, comme c'est le cas aujourd'hui, il faut ralentir le pas.

Au marché Jean-Talon, où j'allais magasiner avant de rentrer chez nous, tous les commerces étaient ouverts. Dans les boutiques de produits frais – boucheries, crémeries, épiceries, tout le monde portait des gants. Dans les autres, on vous demandait d'utiliser le gel hydroalcoolique fourni à l'entrée avant de vous servir. Avec le même sourire que d'habitude.

Le calme ambiant ne fait pas taire l'inquiétude ou la frustration. Ainsi, l'un des principaux soucis concerne le sort des personnes parties à l'étranger à l'occasion de la «*semaine de relâche*» universitaire. On apostrophe le gouvernement fédéral pour qu'il facilite leur retour, mais ça n'empêche pas d'agir autour de soi : les initiatives de quartier se multiplient pour aider les personnes âgées ou confinées chez elles ; les personnes au chômage technique vont prêter main-forte aux banques alimentaires.

Vendredi dernier, juste après que le Premier ministre a annoncé la fermeture des aéroports, je me suis rendu à RDI, la chaîne publique d'information continue. A la fin d'une édition spéciale du magazine 24/60 consacrée à l'épidémie, on m'invitait à parler d'un des best-sellers surprises du moment : *la Peste*. Depuis le début de l'épidémie, ses ventes ont décollé au Québec et dans les pays anglophones. Peut-être aussi en France ? Mais qu'y a-t-il donc dans ce livre pour qu'il attire lectrices et lecteurs plus de soixante-dix ans après sa publication ?

En dehors de sa dimension proprement philosophique, c'est peut-être aussi un aperçu de ce qu'il ne faut pas faire. Dans la ville d'Oran en quarantaine décrite par Camus, l'épidémie fait rage et tue sans prévenir ; certains personnages aspirent à s'enfuir, d'autres décident de rester pour soigner les malades au péril de leur vie ; d'autres tentent d'exploiter toute la misère humaine. Les choix individuels sont toujours source de conflits, alors ça se termine mal.

Cet après-midi, dans un quotidien québécois, je lisais la phrase suivante : «*La peur est la grande alliée de l'épidémie. Elle vous contraint à vous focaliser sur vous-même. Or, vous n'éviterez probablement pas d'être contaminé. Mais vous pouvez tout faire pour ne pas contaminer des personnes fragiles et ne pas surcharger des professionnelles dévouées et harassées.*»

La santé communautaire, c'est l'affaire de toutes et de chacune. «*C'est juste du gros bon sens.*»

MARTIN WINCKLER

Journal d'épidémie: la vague arrive

Christian Lehmann est médecin et écrivain. Pour «Libération», il tient la chronique quotidienne d'une société sous cloche à l'heure du coronavirus.

Ca arrive. Je sens qu'elle arrive. La vague. Un tiers des patients aujourd'hui étaient probablement Covid-19. Je dis probablement parce que je n'ai pas moyen de les tester, d'en être sûr. Ce qui à ce stade de diffusion sur l'ensemble du territoire n'est pas indispensable, selon la doctrine française. Car oui, nous avons une doctrine française, monsieur, qui est de ricaner sous cape en nous frottant de l'exemple de la Chine, de la Corée, de l'Italie, de l'OMS, bref du monde entier. Notre exception française s'appelle «gérer la pénurie», *and I think it's beautiful*. Enfin, pas vraiment en fait.

Partout. Les gens réagissent bien, même s'ils doivent être surpris, au lieu de leur médecin en fringues de ville informes, de voir un type en blouse, avec un masque chirurgical et la coupe de Ludwig van Beethoven. Memo: passer chez le coiffeur AVANT le déclenchement de la prochaine pandémie. Les patients allaient bien, formes bénignes. Questions simples: toux, fièvre, gêne respiratoire, depuis quand? Autres symptômes. Pas d'enquête sur leurs déplacements, à ce stade on se fout de savoir s'ils ont traversé le Mekong à dos de pangolin ou s'ils sont juste allés à un meeting de soutien au candidat apparenté LREM honteux de leur bled. Le virus est partout, invisible, insaisissable, comme la dignité de nos dirigeants. Examen simplifié, en minimisant les contacts. Auscultation. Saturation en oxygène, notée dans le dossier. Ordonnance simplissime, majoritairement uniquement du paracétamol. Conseils de surveillance de température deux fois par jour, qui appeler en cas de crainte ou d'aggravation, etc. etc. Ce n'est

pas de la grande médecine, c'est de la médecine «sans contact», à l'os. Et c'est très bien comme ça. Quelque chose d'essentiel, découlant d'une intimité ancienne. Dans une crise comme celle qui s'annonce, il est beaucoup plus facile de soigner un patient que l'on connaît, dont on a archivé les antécédents, le comportement, les allergies, qu'un patient qu'on découvre.

Horreur. C'est la définition même de la médecine générale, cette gueuse: prendre en charge globalement un patient, quels que soient son âge et son milieu, sur le long terme. Ça ne coûte pas un pognon de dingue, mais comme il n'y a pas d'argent magique, on a laissé crever cette filière de besogneux. Au point qu'un nombre grandissant de Français n'a plus de médecin traitant. La Caisse primaire des Yvelines m'a d'ailleurs appelé hier pour me demander si en plus de ma patientèle, j'acceptais de recevoir des patients suspects Covid-19. J'ai expliqué que c'était compliqué de faire se côtoyer dans les cabinets patients connus et inconnus, sains et infectés, et me basant sur ce que je savais des débuts d'organisation mis en place par des collègues ici et là sur le territoire, dont le jour même à Chartres, j'ai contacté le maire de ma ville pour proposer de réfléchir rapidement à la mise en place d'une consultation spécifique de patients porteurs de symptômes de Covid-19 au niveau municipal, avec des médecins volontaires. Cela permettrait de rassurer la population, de ne pas prendre de risques de contamination dans des cabinets plus difficiles à nettoyer individuellement. La réponse a été positive. On verra comment on s'organise. J'ai expliqué au maire qu'en sept jours notre vie avait changé comme jamais nous ne l'avions imaginé. Et que dans deux semaines nous verrions ce 17 mars comme un havre de paix...

Je lui ai dit ça, mais je ne lui ai pas tout dit. Je ne lui ai pas dit que j'ai eu au téléphone cet ami de l'est de la France, médecin hospitalier à qui on a demandé de vider son service en préparation de la vague. Je ne lui ai pas dit qu'il a voulu en savoir plus et a tenté d'appeler un de ses anciens patrons, chef de service des urgences en Alsace. Je ne lui ai pas dit que comme dans les histoires d'horreur les plus courtes, au bout de quelques heures, il a juste reçu ce court SMS: «Prenez soin de vous. C'est effrayant.»

CHRISTIAN LEHMANN



«Rues désertées d'une ville pendant l'épidémie» LAOSHU

Confiné

Quand j'y pense et c'est-à-dire constamment ma tête devient aussi lourde qu'un instant d'Histoire qui a choisi de vivre dans mon ici et mon maintenant. Je me dis que ce papier dont j'ai besoin pour vivre ailleurs qu'en moi je le garderai longtemps pour me comprendre le contre-

champ confiné un peu songeur, un peu sauveur. Au premier jour j'avais déjà écrit tous les journaux de confinements du monde intime, je devins riche et mieux encore je devins pertinent, presque absolu. Au deuxième jour je devins vide mais ce sont des choses qui arrivent me souffla de loin un ciel au

bleu aveugle. Au troisième jour j'interrogeai mon corps, qui répondit. La suite est affaire de hasard mais peu importe depuis ce jour vivant ou mort je vis dans tous les journaux de confinements du monde, un peu songeurs, un peu sauveurs.

THOMAS DESLOGIS

Libération

ABONNEZ-VOUS

Offre intégrale 34,90€ par mois

Soit plus de **37% de réduction** par rapport au prix de vente en kiosque. Offre à durée libre sans engagement valable jusqu'au 31.12.2020.

S'ABONNER À LIBÉRATION EN CONTACTANT
LE 01 55 56 71 40



Le «calcio», premier acte d'une tragédie à l'italienne

Comme l'a montré ces dernières années le parcours chaotique de la sélection nationale de football, le pays a besoin de toucher le fond pour surmonter ses contradictions.

Winston Churchill disait des Italiens qu'ils perdent les guerres comme si c'était des matchs de football, et perdent les matchs de football comme si c'était des guerres. Je me suis toujours retrouvé dans l'ironie de cette

sentence, reflet d'un peuple prenant plus au sérieux le jeu que la guerre. Et quand, en 2018, la squadra azzura, après un double match nul contre la Suède, au football vous pouvez être éliminé sans avoir perdu, était évincée de la phase finale de la

Coupe du monde, nous autres Italiens avons pensé que cet inéluctable déclin, dont les dirigeants étaient responsables, ne pouvait qu'aboutir à ce carton rouge nous excluant de la grand-messe mondiale du football. Cette sorte d'appel à la confluence du tragique et du comique, profondément inscrit dans l'ADN transalpin, semble le seul moyen de nous faire réagir. La preuve : après le grand ménage parmi la classe dirigeante et sur le terrain,

l'Italie s'est qualifiée pour l'Euro 2020 en gagnant tous ses matchs, marquant 37 buts pour quatre encaissés.

«INCOHÉSION» NATIONALE

A présent, on apprend que la compétition est reportée à 2021 pour cause de coronavirus. Une ironie du sort car, en Europe, nous sommes à la fois cause et conséquence de cette situation. Parce que, au fond, les premiers symptômes de ce délitement po-

pulaire, de cette «incohésion» nationale, se sont manifestés dans le champ particulier du *calcio*, où l'intérêt privé prime sur l'intérêt général.

Aussi bien les équipes de tête que celles luttant en queue de classement crient au scandale, au championnat faussé, car la *Federazione Italiana Giuoco Calcio* décide de renvoyer certains matchs et pas d'autres, d'autoriser le public dans le stade de Rome et pas celui de Milan, les privant

ainsi du soutien de ses tifosi. Parce qu'on estime qu'il y a deux poids deux mesures et que chacun se sent lésé ; parce que l'Italie du Nord et du Sud ; parce que le pays est divisé en 20 régions et qu'en réalité, il y a 20 poids et 20 mesures ; parce que, encore une fois, aux yeux du monde et de l'histoire, bien qu'il y ait eu l'Empire romain, l'unification, une royauté, le fascisme et, enfin, la démocratie, la culture politique italienne se reflète davantage

La maman et le virus

Le chanteur et auteur Magyd Cherfi évoque le déchirement pour sa mère, 80 ans, de devoir rester à distance des siens, et le dilemme que cela crée dans le cœur de son fils.

C'est ma mère la plus triste, elle pleure et se débat comme un enfant malade. Elle crève les oreillers, se griffe les joues, presque se cogne la tête contre les murs. Le corona l'a endeuillée, une impression de se retrouver seule au monde, orpheline à 80 ans. A l'âge où elle réclame plus que jamais des élans d'amour, v'là qu'on recule, mes sœurs, mes frères et moi. On lui dit non ! tu risques d'être contaminée, ça ne durera que deux mois. Deux mois ! Dans sa tête, deux siècles. En fin de parcours, c'est connu, chaque jour est interminable, chaque heure une éternité. L'ennui. Fini les crêpes, fini les petits-enfants, les enfants. Fini les quatre heures, les petites discussions de fin d'après-midi, fini les visites, fini les courses, le resto du samedi, les balades, la petite marche quotidienne, confinée la vieille. Fini les bisous, les anniversaires, c'est la fin du monde.

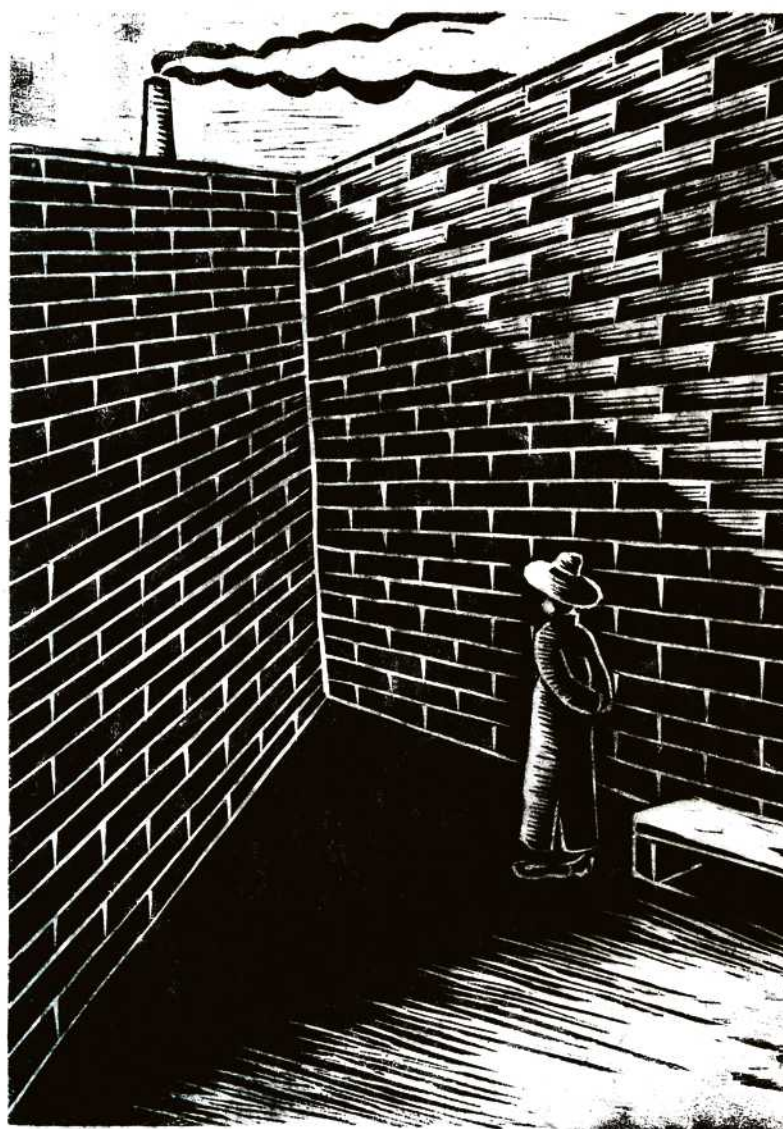
Au plus près. Elle veut bien que ce soit la fin, la fin de tout mais sans être séparée des siens. Mourir, mais mourir entourée, c'est son vœu pieux, mais nos promesses sont athées. Ce qu'elle veut c'est pouvoir toucher des mains, caresser des joues, embrasser des paupières, être liée par la chair, le ciel attendra. Elle veut parler à l'oreille, être proche, tout près, au plus près de la peau, c'est tout ce qui lui reste. Elle veut des yeux, un bras, un souffle qui la ravive. Plus elle avance dans l'âge et plus elle réclame de la proximité, des mots gentils, des gestes doux. Plus elle vieillit et plus

elle réclame une présence assidue, continue, bienveillante.

C'est qu'elle a peur, peur de la mort bien sûr mais peur d'être abandonnée surtout. Et nous ses enfants, on s'écarte le entre l'éloignement qui la préserverait de toute infection ou l'approcher en prenant le risque du virus qui accompagne caresses et embrassades. Que faire ? La tuer en l'abandonnant ou l'achever en la recouvrant de tout l'amour qui la maintient encore debout ? Voilà, le dilemme est posé, je dis dilemme parce que les gestes d'amour sont devenus son seul carburant et aussi son poison, notre présence le dernier fil qui la relie à l'envie de vivre et maintenant à la mort. Terrible. Sa charge d'amour est proportionnelle au temps qui passe.

Promesse. Plus la fin approche, plus elle s'ouvre aux gestes d'amour les plus improbables, ses gestes se font sensuels, ses caresses irrésistibles, ses mots, des aveux des plus langoureux. C'est la promesse du crépuscule. Elle se lâche et dit «*je t'aime*», dit «*mon fils chéri*», dit «*tu me manques*», dit «*pardon*». Elle s'ouvre à tous les vents, montre son jardin secret, reconnaît ses torts, regrette, se soucie du bien-être de chacun. Elle voudrait revoir des gens, des proches oubliés, voudrait pardonner et demander pardon, donner, retisser des liens, recoudre des blessures, faire marche arrière. Elle veut refaire à manger, cuisiner, s'habiller à nouveau, remettre des bagues, accrocher un collier, du rouge à lèvres peut être, un recourbe-cils vite. Elle veut apparaître désirable, vivante. Elle veut rassurer et se rassurer. «*Non je ne suis pas un lambeau, j'ai des restes, je sens bon, je remarche, je souris, regardez les enfants, restez !*» «*Non je ne suis pas malade ! J'ai pas la grippe, pas la toux, pas de fièvre ! Mais la joie de vous faire partager le meilleur de moi-même. Par pitié, les enfants revenez !*» Au téléphone, elle me supplie : «*Tu viendras me voir ? — Mais maman, je sors de chez toi.*»

MAGYD CHERFI



en Machiavelli dans son usage du pouvoir. L'Italie est le pays de la famille, du clan, éventuellement de la sous-région. Au-delà, se dessine une sorte de frontière, l'apparition du *forestiero* (l'étranger), qui parle déjà un dialecte quelque peu différent. Ce qui fait que l'on est toujours les autres de quelqu'un d'autre. Outre cette sphère immédiate ? La méfiance. Et malgré les efforts d'un gouvernement central, il faut nous l'avouer : l'Italie n'est pas une nation, mais seulement un Etat qui, au mieux, fonctionnerait avec un gouvernement fédéral. Ce n'est pas par hasard s'il existe quatre mafias (quatre 1) dont trois rayonnent au niveau mondial. Les couleurs du maillot local, ses chants, ses rites, ses appartenances politiques affichées, cet équilibre virtuel juste au-dessus de Rome

délimitant deux hémisphères si différents. L'Italie parle vingt langues, il nous faut des dictionnaires de traduction. Les seuls événements majeurs pouvant rallier ce peuple disparate sont la squadra azzura, une victoire de Ferrari (peu importe le pilote) ou d'un Pantani au Tour de France. Cet esprit de clocher est ce qui fait la force économique du pays (les PME pullulent) et sa faiblesse politique (l'Etat est un mal nécessaire).

ASSURER LA SURVIE DU CLAN

Un député au Parlement n'est pas là pour représenter, mais pour défendre : les idées d'un parti politique, les intérêts économiques liés à son territoire, ceux de ses amis et connaissances (l'ascenseur qu'on se renvoie), les pactes et diverses alliances au niveau local qu'il faut

honorer au niveau national. Et lorsque Rome annonce le confinement de la Lombardie, ses habitants originaires du Sud se précipitent à la gare de Milano Centrale afin de rejoindre leurs familles, indifférents au fait qu'ils propageront ainsi la maladie dans les zones les moins ou pas encore touchées. Les autres envahissent les supermarchés pour accumuler des vivres (privant ceux qui arrivent trop tard de biens indispensables), créant ainsi les rassemblements que l'on veut juste éviter. Défendre les siens, assurer la survie du clan, quitte à se montrer inconscient vis-à-vis de la communauté. La solidarité envers les proches est exceptionnelle en Italie. Manque l'esprit de collectivité. La créativité est une des caractéristiques des Italiens. Manque l'autodiscipline.

Alors, que faire ? Apprendre à devenir français dans l'esprit citoyen ? Suisse dans l'organisation ? Allemand dans la discipline ? Danois dans le contrôle de soi ? Existe-t-il une psychanalyse des peuples ? Tout ce que révèle l'Etat de crise transalpin, hôpitaux en hyper-ventilation, égocentrisme régional, désorganisation nationale, méfiance viscérale envers le gouvernement (il Palazzo), nous fera toucher le fond. Je l'espère. Il nous le faut. Nous en avons besoin. A la confluence du tragique et du comique. Là où l'ironie légendaire fait la force des Italiens. Sur des blogs, les gens discutent leur préférence pour le *penne liscio* ou *rigate* juste après avoir dévalisé les rayons d'un supermarché, car le *liscio* s'imbibe mieux de sauce tomate et permet d'en laisser moins dans l'as-

siette. D'autres ironisent en disant que le gouvernement a enfin résolu le problème des retraites, les anciens mourant plus volontiers du coronavirus. Il nous la faut, cette crise majeure, pour renouer avec le meilleur de nous-mêmes.

UN PENALTY MANQUÉ

L'Italie est un oxymore. Et j'entends Mario Balotelli, premier joueur noir italien à avoir porté le maillot national, l'enfant de la famille d'accueil traînant ses caprices, son indiscipline chronique et son inconstance d'un club à l'autre (huit transferts en dix ans), Balotelli disant le premier qu'il faut suspendre les matchs, qu'il ne fera pas le guignol en risquant sa vie pour amuser la galerie, se mettant ainsi à dos les dirigeants et les intérêts qu'ils défendent.

Mais, surtout, je le revois, lui, mon préféré dans l'absolu, classé parmi les dix meilleurs joueurs de tous les temps par *So Foot* (et j'adore *So Foot*) : Roberto Baggio. 17 juillet 1994, finale du Mondial, 94 000 spectateurs au Rose Bowl de Pasadena. La première de l'histoire qui se décide aux tirs au but après le 0-0 des prolongations. Il est 16 heures passées, sous une chaleur caniculaire, Baggio s'avance, prend sans doute trop d'élan, se penche trop en arrière et manque son penalty, lui, l'infaillible, celui qu'on surnomme «Mozart». Le Brésil est vainqueur. Un proche raconte que Baggio aurait pleuré pendant quarante-huit heures. Moi, je dis qu'aujourd'hui, son cœur saigne encore. Et que, parfois, il pleure en cachette. Toucher le fond pour devenir un homme. Avec les autres.

JOSEPH INCARDONA

LAOSHU, LE MONDE EN PETIT

De son vrai nom Liu Shuyong, né en 1962 dans la province du Shandong, est un peintre-blogueur de grand renom en Chine. Parallèlement à son métier d'universitaire, il commence ses activités de blogueur sur le site internet chinois le plus visité qu'est Weibo. Ce qui lui vaut sa réputation, c'est sa façon très personnelle d'utiliser des techniques picturales traditionnelles pour créer des «mondes en petit» qui sont en réalité des miroirs du quotidien chinois. Laoshu a créé un univers où se croisent tradition et modernité artistique et au sein duquel évolue souvent un personnage sans visage qui porte une robe de lettré et semble vivre dans un autre temps que le nôtre. C'est sans doute une sorte d'alter ego de Laoshu qui se qualifie souvent de «*perfectionniste du pessimisme*». Depuis plus d'un mois, Laoshu est confiné dans une petite ville de la province du Shandong. En attendant de pouvoir regagner Pékin, il peint et écrit quotidiennement. Les gravures en noir et blanc sont ses dernières productions. Remerciements à Isabelle Lacroze, Jean-Claude Pastor et Feng Chen.

Lettre de New York

Confiné avec sa femme dans son appartement de Brooklyn, Salvatore Scibona raconte le calme étrange qui règne depuis peu dans la ville.

La bibliothèque publique de New York est fermée depuis vendredi. Ses trois centres de recherche et 88 annexes resteront portes closes jusqu'à la fin du mois. Au croisement de la 5^e avenue et de la 41^e rue, à New York, deux lions de pierre baptisés Patience et Fortitude gardent l'entrée du bâtiment principal, un temple du style Beaux-Arts où des salles de lecture cavernueuses accueillent des centaines de chercheurs et où les immenses halls en marbre grouillent en permanence de touristes bavards. Le lendemain, je me suis retrouvé dans un de ces halls aussi grand que deux pâtés de maison, totalement seul. Je dirige le centre Cullman pour boursiers et écrivains et j'étais venu pour aider nos camarades à emporter tous les documents dont ils pourraient avoir besoin pour leurs recherches durant cette période de fermeture. Pendant une grande partie de la matinée, j'ai eu les lieux pour moi seul. A midi, un officier de sécurité est passé. Ne me voyant pas, il a éteint toutes les lumières. Je les ai rallumées. Plus tard, un technicien est venu réparer une poignée de porte. Le soleil qui filtrait à travers les fenêtres était pur et lumineux. Quelques camarades sont venus récupérer leurs affaires, photographe des documents utiles et dire au revoir. Impossible de savoir

quand on se reverrait. Deux des étudiants avaient déjà quitté la ville pour rejoindre leur famille, dans le Michigan et en Irlande. Pour l'instant, les autres – et même ceux qui vivent à Paris et Madrid – restent là. J'ai pris une photo de nos bureaux étrangement vides avant d'abandonner le bâtiment aux quelques officiers de sécurité qui surveillaient l'endroit jusqu'à la fin du mois. J'ai quitté les lieux et j'ai marché sous les platanes bourgeonnants qui bordent Bryant Park, où les reflets des vitres des gratte-ciel environnants réchauffaient subtilement l'atmosphère, donnant l'impression d'un printemps précocité, et je me suis engouffré dans le métro pour regagner mon domicile. A la station Herald Square, un jeune homme en jean et baskets est entré dans le wagon, il lisait un livre de poche à travers un masque à gaz intégral équipé de filtres à particules couleur magenta. J'ai calculé approximativement son âge en me basant sur les mèches de cheveux bruns retombant sur les sangles de son masque. Je suis rentré chez moi et j'ai commencé à préparer le dîner : un risotto aux champignons shiitake cuit dans un bouillon de bœuf que

nous avions préparé la veille avec ma femme. Peu après 17 heures, elle est arrivée à la maison après un rendez-vous prévu depuis longtemps chez le coiffeur. Le résultat était impressionnant, elle avait les cheveux coupés juste sous les mâchoires et des boucles que je ne lui connaissais pas autour du visage. Nous étions prêts à rester enfermés là pendant plusieurs semaines, sauf pour sortir acheter des produits de première nécessité. Nous avons râpé du parmesan reggiano pour le riz en nous demandant si ce genre de produit importé allait finir par être en rupture de stock et, si oui, pendant combien de temps. Nous avons donné à notre voisin du dessous, qui est âgé et enfermé chez lui, l'os de bœuf qui nous avait permis de préparer le bouillon, histoire d'occuper un moment son chien turbulent. Et nous avons envoyé un mail aux autres personnes âgées de l'immeuble pour prendre de leurs nouvelles. Au coucher du soleil, les lumières ont illuminé la statue de la Liberté, que nous apercevons de la fenêtre de notre salle à manger. Nous avons dîné tous les deux tandis que Brooklyn et le port de New York s'assombrissaient, la statue illuminant le New Jersey dans la nuit noire. Nous nous doutions alors, mais nous n'en étions pas sûrs, que les bars et restaurants allaient fermer, à l'exception de la vente à emporter, et que les écoles, où une part significative des enfants prennent leur petit déjeuner et leur déjeuner, fermentaient aussi, ce qu'elles ont fait depuis lors, jusqu'au 20 avril au moins. Après le dîner, nous avons tout nettoyé et rangé, puis nous

nous sommes allongés sur le canapé pour lire, oracles contre oracles. Je ne peux pas dire que nous sommes effrayés. Et je ne connais personne qui soit effrayé. Certains, qui ont des enfants, ont quitté la ville, par précaution. Les plus âgés, ou moins ceux que je connais, qui sont statistiquement les plus à risque, suivaient les règles établies par les pouvoirs publics mais semblaient les moins effrayés de tous. Le matin suivant, des fenêtres du cinquième étage de l'appartement où nous vivons, à Carroll Gardens, Brooklyn – un ancien quartier italien où l'on trouve aujourd'hui de nombreux expatriés français et même une école française – nous avons observé les rues que baignait une étrange atmosphère électrique. Tout semblait comme avant, sauf qu'il y avait bien moins de gens. L'électricité ne venait pas des éclairages urbains mais d'un circuit circulant dans nos esprits, le courant passant de la cathode de ce que nous savons à l'anode de ce que nous ne savons pas. On nous dit que les enfants ne présenteraient aucun symptôme de ce virus dont ils peuvent malgré tout être porteurs et qui peut tuer les personnes âgées en grand nombre. Vu l'impossibilité de se procurer des kits de dépistage, personne ou presque ne peut savoir à New York s'il est vecteur ou pas de la maladie. L'atmosphère était si calme dans la rue qu'il fallait se livrer à un énorme effort d'imagination pour ne pas se croire en temps de paix.

SALVATORE SCIBONA

Traduit de l'anglais par Alexandra Schwartzbrod

Un jeune homme est entré dans le wagon, il lisait un livre de poche à travers un masque à gaz intégral.



Agnès Buzyn, entre fiasco et états d'âme

Les propos de l'ex-ministre de la Santé, en pleine crise sanitaire et après sa déroute aux municipales, ont choqué au sein de l'opposition, mais aussi du gouvernement.

« **I** l n'est pas nécessaire que tu sortes de ta maison. Reste à ta table et écoute » (1) La journée du mardi 17 mars aurait pu commencer par ces deux phrases prémonitoires de l'écrivain Franz Kafka, écrites à une époque où le coronavirus n'avait pas encore fait sa macabre apparition. Reste à ta table et écoute. Car ce premier jour de confinement pour 67 millions de Français fut aussi l'occasion de dé-

couvrir dans une interview parue dans le Monde, la confession larmoyante d'Agnès Buzyn, ancienne ministre de la Santé et malheureuse perdante au poste convoité de maire de Paris. Arrivée en troisième position derrière Anne Hidalgo et Rachida Dati, elle risque de se retirer du jeu d'elle-même. Fin de partie. Et pourtant, l'ex-belle-fille de Simone Veil en avait rêvé de ce poste.

« Paris est un beau mandat » avait-elle confié à Edouard Philippe pour justifier son départ du ministère. Et d'ajouter (à nos confrères du Monde) : « Je me demande ce que je vais faire de ma vie. »

Fin du rêve. Qu'elle se rassure au moins sur ce point. Nous en sommes tous à secouer notre ennui par-dessus les rambarde de nos balcons... Quand on a la chance d'en avoir un.

BLESSURE D'ORGUEIL

Dans cette longue confession, Agnès Buzyn revient sur ses regrets et la surdité du gouvernement. Elle assure avoir prévenu Edouard Philippe de la catastrophe à venir. « Je pense que j'ai vu la première ce qui se passait en Chine : le 20 décembre, un blog anglophone détaillait des pneumopathies étranges. »

Ce que ne renie pas le Premier ministre qui avoue avoir hurlé avec les loups, alors même que la ministre de la Santé tentait de prévenir l'épidémie. Il explique : « A l'époque, beaucoup de médecins n'étaient pas d'accord avec elle. »

Un fiasco total, quand on sait que les mesures de confinement auraient pu être prises plus tôt. Rappelons que depuis le 24 janvier 2020, la France compte 9134 cas de Coronavirus Covid-19 confirmés : 264 personnes ont trouvé la mort depuis le début de l'épidémie, et les cas graves (921 sont en réanimation) ne cessent d'affluer aux portes des hôpitaux, rendant infernales les cadences des soignants et soignantes. L'ancienne ministre insiste également sur sa position face à la tenue des élections : « Si la France en arrive à être touchée par un pic épidémi-



que, alors il se pourrait que les municipales puissent ne pas se tenir. [...] On aurait dû tout arrêter, c'était une mascarade.» Ce qui ne l'a pas empêchée de faire campagne jusqu'au bout, et de se rendre, dimanche dans son bureau de vote du V^e arrondissement pour y accomplir son devoir civique... Des contradictions difficiles à comprendre. Alors quoi ? Qui est responsable dans cette catastrophe annoncée ? Que doit-on pointer du doigt ? Le manque de perspicacité du Premier ministre ? La nonchalance du Président qui, le 7 mars, flânait dans les rues de Paris pour inciter les Parisiens à continuer à aller au théâtre ? La malheureuse désertion d'Agnès Buzyn ? Tout cela à la fois ? Face aux accusations de cette dernière, les réactions indignées n'ont pas tardé à pleuvoir. Dans l'opposi-

tion, Jean-Luc Mélenchon qualifie de « consternants » les aveux d'Agnès Buzyn : « A-t-elle su et prévenu trois mois avant ? Et dans ce cas pourquoi n'a-t-elle rien fait ? » Pour Marine Le Pen, « les propos de l'ancienne ministre sont effrayants. Y a-t-il eu dissimulation de la véritable gravité de la situation aux Français ? » Du côté Republicains, Nadine Morano juge cette confession terrifiante. « Elle savait que le tsunami allait arriver et elle n'a pas pris les mesures nécessaires. » Au sein même du gouvernement, certains réclament des explications. Matthieu Orphelin, le député (ex-LREM), a sans doute eu la parole la plus sensée (bien qu'un poil rudimentaire) : « Notre monde va mal, très mal. » Voilà au moins un point qui ne manquera pas de faire l'unanimité. D'anciens collègues, faisant

directement référence à son récent échec électoral, affirment que la blessure d'Agnès Buzyn est une blessure d'orgueil : « Il y a du dépit, une blessure [...] et peut-être aussi de la jalousie » alors qu'Olivier Véran, son successeur, est salué pour son efficacité et son énergie.

BAROUF ÉTATIQUE

Quoi qu'il en soit, la nuit portant conseil (en ce moment, elles sont longues) Agnès Buzyn fait au jour d'hui machine arrière et dénonce l'utilisation qui en est [faite] en cette actualité où tout le pays doit être tourné vers la gestion de crise. Elle estime que « le gouvernement a été pleinement à la hauteur des défis pour affronter ce virus ». Voilà un ex-

traordinaire retournement de veste qui forcerait presque l'admiration tant il est audacieusement exécuté. Au milieu de ce grand barouf étatique, c'est à ceux qui, jour et nuit, travaillent d'arrache-pied pour nous sortir de cette terrible épreuve que les Français ont voulu rendre hommage. En effet, à l'appel de nombreux messages postés sur les réseaux sociaux, des centaines de personnes se sont retrouvées mardi soir à 20 heures aux fenêtres de leur appartement ou sur leur balcon (comme quoi, on ne fait pas que s'y ennuyer) pour applaudir, de concert, tous les soignants et soignantes de notre pays. Initiative à réitérer chaque soir. A vos mains !

SAMIRA SEDIRA

(1) Dans *Réflexions sur le péché, la souffrance, l'espérance et le vrai chemin*.

A gauche: Mardi 17 mars, midi. Place de Clichy, Grands Boulevards, gare du Nord, gare de l'Est, place de la République, Bastille, Saint-Lazare.

Premières heures du confinement obligatoire. Les rues de Paris se vident.

Les derniers groupes visibles, dans les gares, disparaissent au rythme des départs de trains.

A droite: Mercredi 18 mars, opérations de police à Barbès, La Défense, les Champs-Élysées, quais de Seine, Saint-Michel. Passants plus rares.

Rues et trottoirs déserts.

PHOTOS ANTOINE D'AGATA, MAGNUM



A Brooklyn (New York), dimanche, à la veille de mesures plus drastiques contre l'épidémie.



A Brooklyn également, mardi. Depuis lundi, écoles, bars et restaurants sont fermés à New York.

Aux Etats-Unis et en Australie, la peur d'un naufrage économique

Les gouvernants anglo-saxons privilégient une approche individualiste face à la crise du Covid-19.

Sa sensibilité de magnat de l'hôtellerie y est sans doute pour quelque chose : c'est quand Marriott International, le monstre du secteur, avec plus de 1300 000 chambres dans le monde, a annoncé la mise en congé forcé de dizaines de milliers d'employés que Donald Trump s'est précipité

pour lancer un plan de soutien à l'économie. Report des impôts, ajournement des charges, bien sûr, comme chez nous, mais aussi des mesures sans précédent. Le secrétaire du Trésor, Steven Mnuchin, envisage d'envoyer de l'argent directement à chaque Américain. Un chèque de 1000 dollars, donné

sans contrepartie à quelque 250 millions de bénéficiaires, d'ici à la fin avril. Avec en prime une volonté (homéopathique) de justice sociale : les foyers gagnant plus de 1 million de dollars par an seraient exclus de la mesure. Si les détails doivent encore être discutés au Sénat, il semblerait qu'un consensus soude les

bords politiques. Un groupe de démocrates, dirigé par Michael Bennet du Colorado, Cory Booker du New Jersey et Sherrod Brown de l'Ohio, ont même proposé d'envoyer jusqu'à 4500 dollars par an à tous les Américains adultes. Pluie d'or ou goutte d'eau face à l'incendie ?

C'est peu dire qu'il y a le feu à l'économie. Tandis que le virus se propage et atteint même aujourd'hui la montagneuse et taciturne Virginie-Occidentale, le dernier Etat à n'avoir pas été contaminé, le nombre de nouveaux chômeurs explose. A New York, il a fait un tel bond que les serveurs dédiés à leur enregistrement ont planté.

A Los Angeles, les licenciés de la chaîne Four Seasons, à Beverly Hills, font la queue pour recevoir l'aide alimentaire mise en place par le syndicat Unite Here. Myra Madrid, employée depuis dix ans et mère de quatre enfants, en congé sans solde depuis vendredi, y reçoit son carton de brioches, corn-flakes, boîtes de conserve. «Je suis très inquiète parce que j'ai des factures à payer et mon mari ne travaille pas actuellement», raconte-t-elle au *Los Angeles Times*. Un chèque du gouvernement lui ferait le plus grand bien, on s'en doute.

«Long terme»

Même approche individualiste en Australie. Comparée à la France, l'Australie est une machine à voyager dans le temps : ils en sont encore à début mars, avec 6 morts seulement et 560 cas. Les écoles restent ouvertes. Ainsi que les pubs et les restaurants, où l'on compte sur la discipline de chacun et les périmètres de sécurité. «Nous allons continuer à faire fonctionner le pays», a déclaré le Premier ministre, Scott Morrison, en louchant du côté de l'Italie, qui ne serait surtout pas un exemple à suivre. «Ne vous y trompez pas, la perturbation qui résulterait de la fermeture des écoles dans tout le pays serait grave. Qu'est-ce que j'entends par grave ? Des dizaines de milliers d'emplois pourraient être perdus, sinon plus.» Une position qui rappelle celle de Boris Johnson.

Sur la même longueur d'onde, le principal responsable médical australien, le professeur Brendan Murphy, est catégorique : «Un arrêt de la société à court terme de deux à quatre semaines n'est recommandé par aucun de nos experts. Cela ne sert à rien, nous devons nous concentrer sur le long terme.» Ce qui n'empêche pas le gouvernement d'avoir interdit les rassemblements de plus de 100 personnes. Et

préconisé d'éviter les voyages internationaux, de toute façon compromis, les deux principales compagnies aériennes australiennes, Qantas et Virgin Australia, ayant déjà réduit respectivement leurs vols internationaux de 90 % et 100 %.

«Besoin d'aide»

Comme partout dans le monde, les dégâts sur l'économie promettent d'être vertigineux. Richard Dennis, économiste en chef à l'*Australia Institute*, un think tank influent, classé au centre gauche, s'est fendu d'une tribune au *Guardian* : «Les victimes économiques du coronavirus, tout comme les victimes directes de la maladie, ont besoin d'une aide immédiate. Il n'y a aucune raison de blâmer les personnes qui ont besoin de soins intensifs parce qu'elles ont contracté Covid-19, pareillement il n'y a aucune raison de punir les travailleurs du commerce de détail, ceux du tourisme ou les enseignants qui risquent de se retrouver sans revenu dans les semaines à venir.» On dirait qu'il a été entendu. C'est un chèque de 750 dollars australiens (405 euros) qui sera envoyé à partir du 31 mars à 6,5 millions de précaires et de travailleurs à revenus modestes. Quant aux petites et moyennes entreprises, elles recevront jusqu'à 25 000 dollars australiens (13 500 euros) pour payer leurs employés. Les deux pays promettent que ce n'est qu'un début. «On dépensera plus s'il le faut», prévient Scott Morrison. Si le virus pouvait entendre, sûr qu'il prendrait peur. Les concessionnaires automobiles, eux, tant australiens qu'américains, n'en ont pas perdu une miette et réclament un plan d'urgence pour les sauver de la faillite. Tout comme les théâtres, cinémas, parcs de loisirs, sociétés de transport... L'hémorragie du chéquier ne fait que commencer.

Dans le reste du monde, la situation semble de plus en plus hors de contrôle. La lutte contre le nouveau coronavirus constitue «le plus grand défi» qu'ait connu l'Allemagne depuis la Seconde guerre mondiale, a estimé hier la chancelière Angela Merkel, tandis que l'OMS appelait l'Afrique à se préparer «au pire». Quand la France annonçait 89 morts en 24 heures, l'Italie connaissait une hausse record : 475 dans la dernière journée. Le «pic», de l'autre côté des Alpes, n'est pas prévu avant le 25 mars.

IGOR GRAN

Photos
PETER VAN AGTMEL.
MAGNUM

DISPOSITIF SPÉCIAL : CHAQUE JOUR DÈS 14H



RMC
MOBILISATION
GÉNÉRALE

**ÉPIDÉMIE COVID-19 :
VOUS INFORMER, VOUS RÉPONDRE
ET COMPRENDRE AVEC DES
PROFESSIONNELS DE LA SANTÉ**

14H / 16H AVEC RÉMY BARRET, ANTOINE ARLOT ET THIBAUT GIANGRANDE
18H / 20H AVEC FRANÇOIS SOREL ET JEAN-LOUIS TOURRE
20H / 22H AVEC CHRISTOPHE CESSIEUX ET NICOLAS JAMAIN



ÉCOUTEZ RMC
PARTOUT
TOUT LE TEMPS

RMC
INFO TALK SPORT

#questionRMC



INDE L'hindou Modi amadoue son monde

Les alertes lancées contre sa politique hindouiste génocidaire n'ont pas empêché la réélection triomphale il y a neuf mois du Premier ministre indien, qui continue ses embrassades avec des dirigeants étrangers. La division du pays est achevée.

Par
SHUMONA SINHA

Cela fait maintenant plus de neuf mois que Narendra Modi a remporté une deuxième victoire triomphale aux élections législatives indiennes. Nul besoin d'avoir le génie de Zamiatine ou d'Orwell pour deviner quelle menace il représentait pour le monde démocratique : en France nous étions une poignée de gens – journalistes, écrivains, chercheurs, activistes – à tirer la sonnette d'alarme au moment de sa réélection. Mais presque en vain. Ce qui est aussi inquiétant que la politique hindouiste génocidaire du Premier ministre indien, membre à vie de la milice fasciste RSS, c'est que sa politique génocidaire à l'encontre des musulmans indiens titille les islamophobes en France qui, sur les réseaux sociaux, crachent leur venin. Et que nos appels d'alerte lancés à son sujet n'atteignent toujours pas les dirigeants et partis politiques de l'Hexagone.

LE «BOUCHER DU GUJARAT»

Le caractère hégémonique génocidaire de la politique de Modi et de son parti est pourtant flagrant depuis le début. Le RSS, parti-souche du BJP au pouvoir, fondé en 1925 en s'inspirant de Hitler et Mussolini, avait pour but de faire émerger l'Inde comme une nation hindoue, en éliminant les musulmans. En 1948, le militant RSS Nathuram Godse assassine le Mahatma Gandhi, jugé pro-musulman. Décoloni-

sée, l'Inde est dirigée par le parti Congress. Séculaire en apparence, le Congress porte en lui des nœuds douteux, les non-dits et les mensonges, la démagogie communautariste selon les régions et leurs populations. C'est le Congress au pouvoir, en 1992, qui laisse en toute impunité les fanatiques hindouistes à travers l'Inde se rassembler pendant des mois, déferler et détruire le site musulman antique, la mosquée Babri.

Quadragénaire, Modi se trouve alors sur le char mythologique à côté des leaders du BJP-RSS de l'époque. La majorité des millions d'hindous qui ont détruit la mosquée Babri et participé aux émeutes communautaristes votait pour le Congress il y a encore une décennie. Cette même foule se voue aujourd'hui massivement au BJP qu'ont rejoint de nombreux leaders et militants du Congress. Dans certaines circonscriptions, l'alliance électorale entre le Congress et le BJP n'est que monnaie courante. Mais bien que la responsabilité du Congress d'avoir mené une politique pseudo-séculaire soit immense, on ne pourra pas le blâmer d'avoir prêché un discours suprémaciste ni une action génocidaire.

Avec Modi, la division de l'Inde est achevée. Connue sous le nom de «boucher du Gujarat» à cause de son rôle dans les pogroms anti-musulmans durant son mandat de chef de cette région en 2001, il s'est vu refuser le visa pour les États-Unis pendant les dix années suivantes. Toujours au Gujarat, plusieurs cliniques privées sont ouvertes pour fabri-

quer, suivant les guides hindouistes, les bébés de «la race supérieure aryenne, en éliminant les races inférieures». Avant, pendant et après les élections, Modi s'incline révérencieusement devant Bal Thackeray, fondateur du Shiv Sena, parti nationaliste hindouiste d'extrême droite, allié du BJP et du RSS. Et voici ce que déclare Bal Thackeray : «Je suis un grand admirateur de Hitler, je n'ai pas honte de le dire ! Il n'y a aucun mal à ce que les musulmans soient traités comme les Juifs l'étaient dans l'Allemagne nazie. C'est ce que j'espère pour l'avenir de l'Inde.» Il est important ici de mentionner que *Mein Kampf* est un best-seller en Inde et qu'aucun parti politique n'a pris de mesure contre sa vente libre.

REPRÉSAILLES SANGUINAIRES

Malgré un bilan économique catastrophique (taux de chômage le plus élevé depuis quarante ans, crise dans le secteur agricole, inflation du prix des produits alimentaires, baisse des exportations, déclin de l'investissement...), la nouvelle victoire triomphale de Modi a été possible grâce à une campagne électorale nationaliste, sécuritaire et anti-immigration. Et les représailles sont devenues plus sanglantes encore contre tous ceux qui osent s'opposer à lui. En 2017, Gauri Lankesh, journaliste de gauche en lutte contre sa politique suprémaciste, est assassinée par un homme «qui a agi suivant les consignes de ses leaders pour sauver la religion hindoue». Au Bengale, les

leaders-militants-électeurs communistes sont agressés, certains sont assassinés.

En août 2019, l'autonomie constitutionnelle du Cachemire a été révoquée. Après le mouvement du peuple, la vallée est mise au ban : Aucune communication pendant plus de six mois. Près de 1000 personnes emprisonnées, des simples citoyens aux élus politiques. En décembre 2019, Modi et son acolyte, le ministre de l'Intérieur Amit Shah, adoptent l'amendement discriminatoire CAA qui modifie la loi sur la citoyenneté de 1955 pour accorder la citoyenneté indienne sous l'hypothèse de persécution religieuse à toute personne, excepté les musul-

mans. Cela provoque des manifestations massives à travers l'Inde et à l'étranger. Plusieurs campus universitaires en résistance à Delhi, Calcutta, Bombay, Bénarès et du pays entier sont saccagés, mis en feu, étudiants tabassés par les militants du BJP-RSS ; le peuple indien résistant subit la violence policière sanguinaire.

En février, tandis que Modi recevait en grande pompe Donald Trump, ses électeurs-militants ont mené un pogrom contre les musulmans indiens de la capitale. Nous aurions tort de croire qu'il s'agit de l'acte isolé d'une foule hystérique ou d'un conflit intercommunautaire. Ces barbaries atroces s'inscrivent dans



La nouvelle victoire de Modi a été possible grâce à une campagne



électorale nationaliste, sécuritaire et anti-immigration PHOTO REUTERS

Etre le président d'un pays qui revendique ses engagements pour les droits humains et désigner Modi «comme un homme bien» est une trahison impardonnable.

la continuité de la politique hindouiste génocidaire du duo Modi-Shah et de leur parti dans lequel on ne compte plus le nombre de députés et leaders accusés de discours haineux, condamnés pour des crimes de toute sorte.

Pendant ces années de carnage, Modi continue ses embrassades avec les dirigeants de pays tels que la France, Israël et les Etats-Unis. Et les militants du BJP-RSS s'enracinent à l'étranger. Pour la gouverne de tous ceux qui se frottent les mains face au massacre des musulmans indiens: une semaine plus tard, à Bangalore, la statue du Christ et 14 croix sont démolies dans une église par les militants du BJP-RSS, sous le

prétexte, identique à celui avancé pour la destruction de la mosquée Babri, qu'elle se trouvait sur un terrain illégalement acquis.

L'Inde est aussi une idée de l'Inde, textualisée depuis des siècles par les orientalistes occidentaux. Ces discours suivent les schémas post-coloniaux. Le monde anglo-saxon –

les démocrates aux Etats-Unis, le Parlement et la Chambre des Lords britanniques – a engagé des débats intransigeants sur Modi et sur le BJP-RSS, les chaînes de télé américaines et britanniques critiquent ouvertement et relayent constamment ces informations. Tandis qu'en France, le réveil est lent et

partiel. Fantasmer l'Inde comme l'alliée idéale dans la lutte contre le terrorisme islamiste: voilà une imbécillité irresponsable. Etre le président d'un pays qui revendique ses engagements pour les droits humains et désigner Modi «comme un homme bien, comme son frère» (1) est une trahison impardonnable. Les intérêts commerciaux priment sur les valeurs démocratiques.

ALLURES D'UNE SIRÈNE

Ce vaste marché des consommateurs qu'est l'Inde, sans être une menace économique comme l'est la Chine, a les allures d'une sirène pour la France. Depuis des décen-

nies, certains orientalistes-indologues français contribuent à dessiner l'image d'une Inde spirituelle hindoue. En allant découvrir le pays, ils l'ont paradoxalement mystifié davantage. Beaucoup d'entre eux sont viscéralement antigauche et rejettent le discours athéiste de la gauche intellectuelle indienne. Les peuples blasés par la trinité monothéiste se jettent dans les bras des gourous hindous. Imaginent-ils un instant faire des dons à Daech? Pourquoi ce laxisme envers des païens fanatiques si dangereux? Combien de temps encore durera cette paresse intellectuelle? ◆

(1) Au sommet du G20 à Osaka, en 2019.



MUNICIPALES

Marseille suspend son souffle de Printemps

Tel Helmut, cordiste collapsophile qui se suspend dans le vide pour dérouler des bâches publicitaires, les Marseillais, qui ont créé la surprise dimanche en plaçant en (courte) tête la liste d'union de la gauche, restent suspendus à la tenue du second tour.

Par
DIDIER DA SILVA

« *J*e suis si peu l'homme de la situation que ça en devient irrésistible », ai-je répondu honnêtement à *Libé* : rendre compte des municipales à Marseille, ma ville, ne faisait pas partie de ma *to do list* avant de mourir. Jusqu'à ce coup de fil du journal, j'attendais patiemment que l'on change de sujet quand mes amis en débattaient, me bornant à quelques sarcasmes devant le feuilleton des alliances du Printemps marseillais – j'avais compris pendant l'automne que l'union sacrée, de ce côté-là, n'était pas gagnée, fichus gauchistes et leur passion du schisme, et me résignais peu ou prou à la reconduction de la désastreuse *team* actuelle, on ne change pas une équipe qui foire. Mais c'est comme écrivain qu'on me recrute et n'importe quel sujet est bon à ce mauvais sujet, c'est connu, au moins depuis que «rien» est un sujet valable – repose en paix, Gustave Flaubert. Et les municipales, chacun en conviendra, c'est mieux que rien ; c'est considérable.

MORT DU CAPITALISME

En outre, j'avais déjà un angle : Helmut (1). Helmut est un de mes amis à Marseille et j'ai toujours pensé qu'il ferait un bon personnage. Jugez de son potentiel romanesque : il est cordiste et collapsophile. C'est-à-dire qu'il gagne sa vie en se suspendant dans le vide pour rafraîchir des 4×3 (par exemple), et qu'il est obsédé par l'imminence de la fin du monde. Re-

gardez ce petit bonhomme en casque de chantier, bardé de mousquetons, à vingt mètres du sol, défiant la gravité pour nourrir ses enfants : il pense au dernier rapport du Giec, que le bassin méditerranéen va prendre cher. En rappel sur les parois d'un château d'eau ou d'un silo à grain, il songe à la prochaine famine et à la mort du capitalisme. Mieux qu'un angle : un antihéros. Or, mercredi dernier, il m'en avait parlé en râlant lors d'un dîner, il devait remplacer l'immense bâche historiée (16×22 m) qui occulte actuellement une bonne partie de la façade de l'église Saint-Vincent-de-Paul, dite des Réformés, bâche qu'il avait lui-même laborieusement installée par un jour de mistral glacial et qui informe les promeneurs de la Canebière que nous serions «ENSEMBLE POUR LA RÉNOVATION DE NOS ÉGLISES», tous ravis que la mairie injecte 3,6 millions d'euros dans le décapage du lieu saint (soit 20 % d'un budget de 18 millions, disait le panneau planté sur le parvis). La bâche, en effet, avait été récemment dégradée : une déchirure horizontale, juste en dessous de ce message capital (ça lui faisait comme un smiley), qui laissait celui-ci tout à fait intact et ne présentait aucun danger de sécurité, ce n'était qu'une nuisance esthétique, si vous voulez, mais, à cinq jours du premier tour, la *Team Désastre* ne voyait rien de plus urgent que de claquer 3000 ou 4000 balles, au bas mot, pour dérouler 200 kilos de plastique imprimé, vierge de toute protesta-

tion vandale, à la gloire de ses priorités immobilières. Les sinistrés de la rue d'Aubagne apprécieraient.

INDIFFÉRENCE DE FAÇADE

Car, tandis que Helmut, ceint d'un baudrier sous un soleil radieux, déroulait ses cordes au 20^e étage de l'église en attendant le Grand Effondrement, je pensais plusieurs mètres plus bas, en tee-shirt sur la terrasse du Gambetta, d'où par-delà les têtes des passants j'observais ses évolutions, à l'effondrement plus modeste de deux immeubles insalubres dans le quartier de Noailles, un an et demi plus tôt et trois pâtés de maisons plus loin, et aux huit morts que, depuis lors, Jean-Claude Gaudin et ses amis, s'ils en avaient eu une (pas de danger), auraient sur la conscience ; je pensais aussi au luxueux programme de quinze pages, sur papier glacé et en quadrichomie, de sa dauphine, Martine Vassal, souriant en première page au-dessus d'un col roulé d'une blancheur immaculée – les communicants avaient mis le paquet, pas la moindre tache de sang –, programme que j'avais trouvé le matin même (en double) dans ma boîte aux lettres, le seul de son espèce d'ailleurs, pas même un ronéo du Printemps marseillais ou un flyer d'En marche à se mettre sous la dent : ils n'avaient certes pas ses moyens. Entre autres promesses, la virginale Vassal proposait une jetée monumentale reliant le parc Borély à la mer (une superbe vue d'artiste s'étalait sur

deux pleines pages, du porno pour promoteurs), un parc d'attractions folklorique «sur le modèle du Puy du Fou» (sans déconner) et une scène théâtrale de prestige «sur le modèle du Shakespeare's Globe de Londres», la classe. Curieusement, aucun appel à projets concernant un mémorial rue d'Aubagne «sur le modèle du Ground Zero de Manhattan», ce qui pourtant aurait été du dernier chic. La pudeur, sans doute.

Il se trouve que Helmut, qui habite à côté, avait été le témoin direct de l'écroulement meurtrier, il m'avait montré l'impressionnante petite vidéo qu'il avait faite avec son smartphone, bientôt envahie de nuages de poussière pâle n'ayant, toutes proportions gardées, rien à envier au World Trade Center.

Dieu seul savait quand nous pourrions voter de nouveau, transformer l'essai, et même ce que ces chiffres pouvaient dire. L'actualité n'était plus d'actualité, le grand silence du confinement nous attendait.





A Marseille,
dimanche.
PHOTO PATRICK
GHERDOUSSI

Et donc, en sirotant mon café les bras nus, par une chaleur de 22 degrés, je repensais à tout ça, à la proximité des maux et des enjeux malgré mon indifférence de façade, je me disais que ça ferait une bonne amorce pour mon papier. Je n'avais plus qu'à me passionner pour la campagne électorale; je caressais l'idée quasi gonzo de participer au dépouillement (je trouvais bien une citation ad hoc dans *la Journée d'un scrutateur*, 1963, d'Italo Calvino, ça tombait bien je l'avais en poche), pourquoi pas de faire la tournée des QG le dimanche soir afin de tâter l'ambiance – est-ce que j'aurais le front de pénétrer l'enceinte du RN (mon Jules tentait de m'en dissuader)? –, une ironie en toute amitié sur la nullité du slogan de la gauche («*Rubirola est là*» : même leurs rimes font vœu de pauvreté), un épilogue élégiaque et navré sur la victoire annoncée de Martine à la plage, et c'était plié.

RÉTROACTIVE VACUITÉ

Mais cela, c'était mercredi, il y a une semaine, une éternité; au soir, sur la même terrasse du Gambetta, j'avais revu Helmut, blanc de poussière, encore tout harnaché (au-dessus de nous la bâche neuve rutilait dans la nuit tombée), sans savoir que ce serait notre dernier apéro en plein air avant longtemps et que mon intérêt pour les municipales avait déjà connu son pic. Le lendemain, nous écoutions Emmanuel Macron, schizo comme jamais, annoncer la fermeture des salles de classe dès

lundi, il n'y avait pas une minute à perdre, le virus rôdait, mais, cela étant, il offrait un baroud d'honneur, comme au bon vieux temps, à celles qui tiendraient lieu de bureaux de vote.

Je me retrouvais tiraillé. Sur les réseaux, on dénonçait l'inconséquence, l'inconscience qu'il y avait à sortir de chez soi dorénavant, le scrutin biaisé; mais j'avais un article à écrire. A moi Albert Londres, à moi Pulitzer! Finalement, dimanche, vers 17 heures, bien que fussent déjà claires pour tous l'annulation future du second tour et la rétroactive vacuité du premier, je me suis rendu à l'école de la rue des Bergers. Le vigile assis à l'entrée ne s'est pas levé pour faire respecter une distance de sécurité: j'étais seul. Il n'y avait pas de gel dans l'isoloir et j'ai hésité une seconde (à moi Pasteur!) avant d'attraper le stylo qu'on me présentait pour émarger. J'ai signé comme un voleur, ravalé l'idée de me proposer comme assesseur et fui sur un regard furtif à l'ardoise des votants – moins de 40 % s'étaient déplacés. Au retour vers mon lavabo, j'ai croisé un type au crâne rasé, porteur d'un masque chirurgical noir du plus lugubre effet.

Quelques heures plus tard, l'union de la gauche créait la surprise à Marseille en devançant le LR sortant de 1812 voix, 1811 sans moi et sans vouloir me la raconter. Un *happy end* dont j'avais du mal à me réjouir. Dieu seul savait quand nous pourrions voter de nouveau,

transformer l'essai, et même ce que ces chiffres pouvaient dire. L'actualité n'était plus d'actualité, le grand silence du confinement nous attendait. Alors j'ai rouvert *La Giornata d'uno scrutatore*. A la fin du livre, une «*délégation du bureau*» visite un asile tenu par des bonnes sœurs pour recueillir, malgré tout, les suffrages des invalides. Je laisse la parole à la littérature: «*Qu'aucun signe de reconnaissance n'émanât de ce tronc d'homme muni d'une carte d'électeur, la Mère était bien la dernière à s'en inquiéter; elle ne s'en affairait pas moins pour expédier ces formalités comme une des corvées qu'imposait le monde extérieur et dont dépendait – comment, elle se souciait peu de le savoir – l'efficacité de son service. Elle s'efforçait donc de redresser le malade, de caler ses épaules contre les oreillers, comme s'il eût pu donner l'illusion d'être assis. Mais aucune posture ne convenait plus à ce corps: dans la chemise de nuit blanche, les bras se rétractaient, les mains se repliaient vers l'intérieur, les jambes étaient raides; tous les membres semblaient tenter de rentrer, pour y chercher refuge, en eux-mêmes.*

— Mais, dit le président, le doigt levé, comme pour demander pardon d'émettre un doute, il ne peut pas du tout parler?» (2) ◆

(1) Le prénom a été modifié, avant tout pour faire rire Helmut.

(2) Traduit de l'italien par Gérard Genot, éditions du Seuil, 1966.

Carnet

DÉCÈS

Annick Defranoux, son épouse
Christophe, Laurence, Karine, ses enfants
Marine, Alexia, Louis, Léo, Ella, ses petits-enfants
Blanche, son arrière-petite-fille
Marie-Claire, sa soeur, ainsi que toute la famille,

ont la tristesse de vous annoncer le décès de

Jacques DEFRANOUX

le 15 mars 2020, à 84 ans.

La cérémonie se déroulera en toute intimité.



Vous organisez un colloque, un séminaire, une conférence...

Contactez-nous

Réservations et insertions

la veille de 9h à 11h pour une parution le lendemain

Tarifs : 16,30 € TTC la ligne

Forfait 10 lignes :

153 € TTC pour une parution

15,30 € TTC la ligne suppl.

abonnée et associations : -10 %

Tél. 01 87 39 80 00

Vous pouvez nous faire parvenir vos textes par e-mail : carnet-libe@teamedia.fr

01 87 39 80 00

carnet-libe@teamedia.fr

IDÉES/

Nationalisme, l'inconscient des êtres fourbus

Au fil de l'histoire, tour à tour les oracles, les astrologues, les psychiatres se sont intéressés aux rêves; ils leur ont donné de la valeur, du sens, ils ont cherché, parmi ces formes embrumées, des jalons significatifs de notre avenir, de notre passé, de nos problèmes. Pas un seul pourtant n'a su résoudre définitivement le mystère de cet étrange évanescence qu'est le rêve. Il demeure entier.

Les rêves nous montrent qu'il existe en nous, dans les tréfonds de notre âme, une force que nous ne pouvons ni contrôler ni combattre. L'idée que vive ainsi en chaque être humain une présence étrangère à lui-même, qui se manifeste lorsqu'il est épuisé, au moment où la conscience s'efface, somnolent dans un sommeil qui l'empêche de percevoir des réalités qui l'entourent, cette idée m'effraie au plus haut point. Penser que nous accueillons en nous un «étranger» capable d'user, selon ses désirs égoïstes, de notre corps, de notre âme, de nos nerfs – c'est notre personne même qui devient un mystère.

Tandis que nos pensées, produits de la conscience, ne peuvent évoluer en dehors d'un cadre logique, les rêves, eux, ont le pouvoir de faire éclater ce cadre. Même l'être le plus rationnel, le plus rigoureux, le plus cohérent, verra ses rêves l'arracher au réel et à toute cohérence logique pour l'entraîner sur le terrain de la peur, de la colère, du désir, ou lui faire pousser des ailes. Il devient quelqu'un d'autre.

Cet «étranger» en nous ne se contente pas de cela: il a également le pouvoir de susciter des images aussi fabuleuses que précises. Nous y croisons des gens, des plantes, des animaux

jusque-là inconnus, inédits, impensés, et nous les voyons dans le moindre détail de leurs yeux, leurs fleurs, leurs ailes.

Mais comment est-ce possible? Et qui est cet «étranger»? Pourquoi abritons-nous un tel être? Et comment peut-il savoir autant de détails que «nous» ignorons?

Je crois que les sociétés, à l'instar de chaque individu, abritent elles aussi un «étranger» en leur sein; et que lorsqu'épuisées, elles entrent en sommeil, que leur conscience s'efface, celui-ci apparaît sous la forme d'un barbare féroce: le «nationalisme». Or la civilisation, qui éduque nos consciences, qui «nous» maintient dans un système logique de pensée, face à cet «étranger» se révèle impuissante. Elle ne peut l'éduquer. Du moins elle n'y a pas encore réussi. Même dans les sociétés les plus avancées, les plus rationnelles, l'étrange déraison perdure.

En 1900 et 1905, Max Planck et Einstein firent en Allemagne deux découvertes comptant parmi les plus importantes de l'histoire de l'humanité. A cette époque, l'Allemagne était le phare mondial de la vie scientifique et industrielle.

Trente ans à peine après la découverte d'Einstein, les nazis arrivèrent au pouvoir. Dix ans

Tel un songe hors de contrôle qui s'empare de nous quand le sommeil gagne, le monstre nationaliste envahit l'esprit des peuples fatigués.

plus tard, des millions d'Allemands étaient morts, leur pays ravagé, la société meurtrie et dévastée.

Comment une société aussi évoluée a-t-elle pu accoucher d'un tel monstre qui devait la déliquetter et le monde avec elle?

C'est que ce «monstre» était là, tapi en eux, caché aux yeux de tous et d'abord d'eux-mêmes. Et lorsque le somnifère des harangues héroïques les eut endormis – en cela, toutes les sociétés se ressemblent –, le monstre apparut au grand jour, comme une masse d'émotions en rupture totale de raison.

L'humanité cherche à l'histoire des explications fondées sur des raisonnements logiques et des facteurs économiques. Mais l'histoire, dans ses recherches, n'apporte jamais aucune réponse dès qu'il s'agit d'expliquer, par exemple, pourquoi les Mongols en vinrent à éliminer un dixième de la population mondiale? Ces monstruosité, ces folies, nous en trouverons sans peine la trace dans l'histoire de chaque empire, de chaque société.

Dès lors qu'un groupe humain se détache des autres pour un motif ethnique, tribal, étatique, national ou religieux, il commence à se convaincre qu'il vaut mieux que tous les autres et entre ainsi dans ce «sommeil» où la

raison n'a plus cours et d'où sortent les monstres.

Aujourd'hui, l'humanité semble être retombée dans une telle ère de léthargie. Même dans les sociétés les plus développées, on voit surgir des leaders qui proclament haut et fort: «Nous sommes les meilleurs.» Profitant de l'épuisement et de l'envie de sommeil des sociétés, ils se multiplient et font tout ce qu'ils peuvent pour que ce sommeil soit le plus profond possible. Alors, tandis que nous dormons, les monstres passent à l'action, hors de tout contrôle.

Le nationalisme est une forme de stupidité qui a rompu tout lien avec la logique. Sur cette petite planète qui tourne au milieu d'un grand vide dont ne nous sommes même pas en mesure de concevoir la nature exacte, aucune communauté n'est supérieure à une autre. Quelles que soient notre race, notre religion, notre nation, nous partageons indéniablement le même sort. Aussitôt que nous commençons à nous hurler au visage: «Je vaudrais mieux que toi», nous mourons, nous sommes morts. Mort qui prouve d'ailleurs, d'une façon irréfutable, que nous sommes tous «égaux». Si vraiment une nation a plus de valeur que les autres, alors qu'elle ne succombe pas et nous





STEPHAN ZIRWES DEEPOL BY PLAINPICTURE

Les hardes lasses



Par
**ANDRÉE A.
MICHAUD**

Signe des temps qui couraient, la nuit s'installait à une vitesse folle. Un semblant de lumière, une bande jaunâtre évoquant davantage une nuée d'insectes pâles que les éclats d'un soleil couchant salissait l'horizon. Dans quelques minutes à peine, l'obscurité serait totale. Au volant de ma voiture en ruine, le long de la route déserte où je fuyais ma propre obscurité, je verrais alors se dessiner des ombres qui emprunteraient la forme de chevreuils affaiblis, avec leurs cous graciles rappelant dans la mort celui des cygnes.

Ces visions annonciatrices avaient commencé à m'embrumer l'esprit quand, pour des raisons inconnues, la population des cervidés s'était mise à chuter dramatiquement. Certains parlaient d'un hiver trop rigoureux, d'autres d'une maladie touchant la coordination des membres, hypothèse qui me faisait entrevoir des rassemblements d'animaux boiteux culbutant sur leurs pattes entrecroisées et tombant les uns sur les autres dans d'interminables bramelements d'agonie.

Habitée à la lenteur des bois, j'attribuais pour ma part la rapidité de ce phénomène à la mélancolie des bêtes dont les yeux noirs, à la lumière du crépuscule, se faisaient de plus en plus mouillés, les gestes plus lents, tandis que la promptitude des femelles à alerter leurs petits quand la fuite s'imposait n'avait plus la même insistance. La peur qui faisait se dresser leurs oreilles au moindre bruit ne suscitait maintenant chez elles que de légers frémissements, qui couraient comme une houle sous leur pelage lorsqu'un claquement sec éclatait dans le sous-bois. Cet alanguissement de l'instinct ne pouvait être lié qu'à la profonde mélancolie qui, depuis l'arrivée massive des nuages, affectait arbres, hommes et animaux devant la raréfaction de l'air pur et des soleils francs.

Il y a peu de temps encore, on aurait prétendu que j'étais folle, que mes visions n'étaient qu'hallucinations, vagues prémonitions de l'état du monde à venir, alors que je n'étais qu'une femme anxieuse dont l'inquiétude prenait sa

source dans l'assèchement des plaines, les giclées de grêle imprévue martelant ses fenêtres, et qui, dès la brunante, devinait la pénible avancée des hardes lasses au cœur d'anciennes forêts coupées à blanc. La fin des temps tels que nous les concevions était à nos portes, précipitée par la misère des bêtes qui ne trouvaient plus à brouter et devaient descendre d'année en année vers un Sud de plus en plus hostile.

Pendant que les ombres se multipliaient à mes côtés, j'ai allumé la radio et un quatuor de Schubert, *Der Tod und das Mädchen, la Jeune Fille et la Mort*, m'est tombé dessus comme une mauvaise blague ou un mauvais présage. Je cherchais une autre fréquence lorsqu'une forme en mouvement, à une centaine de mètres devant moi, m'a poussée à appliquer les freins. Deux secondes plus tard, une chouette épervière, ses yeux jaunes démesurément agrandis, emplissait mon champ de vision et m'enveloppait de ses ailes déployées. Cette brève étreinte, qui ne pouvait se conclure que par la mort de la chouette, m'a paru durer des minutes entières durant lesquelles, conscient du sort qui l'attendait, l'oiseau refusait de détacher son regard du mien.

Quelques fractions de seconde avant l'impact, dans le crissement des pneus recouvrant les violons de Schubert, la chouette a incliné la tête, prête au sacrifice, et s'est écrasée contre mon pare-brise dans une explosion de plumes blanches et fauves qui ont tourbillonné un instant, neige folle cherchant le vent, pour se déposer une à une sur le capot de la voiture.

Les jambes tremblantes, je suis sortie de la voiture pour tenter de retrouver la chouette, dont le corps avait dû être propulsé dans le fossé. J'ai balayé la route avec ma lampe de poche, me suis agenouillée sur le bas-côté jonché de contenants de verre et de plastique, et je l'ai aperçue, qui reposait près d'un ruisseau à demi gelé. Autour de sa patte droite, une bague aux reflets argentés luisait parmi les ordures. Je me suis approchée pour mieux lire la bague et j'ai compris, en déchiffrant le numéro qui y était inscrit, que la dernière chouette épervière connue sur le territoire venait de se donner la mort en se jetant dans mon regard.

Je suis retournée à ma voiture, j'ai délicatement essuyé le fin duvet qui adhérerait au sang refroidi sur la vitre brisée et j'ai repris la route pendant que des hardes à bout de souffle, asphyxiées par mon avidité, s'écroulaient derrière moi en silence. ◆

verrons si elle est supérieure.

La société produit des intellectuels afin qu'ils protègent les hommes de ces accès de sommeil barbare. Car si l'humanité, d'une part, n'a de cesse de nourrir les monstres qu'elle accueille en son sein, elle cherche aussi constamment, de l'autre, à s'en défendre. Et tandis que politiciens, drapeaux, marches militaires et harangues entonnent leur funeste berceuse, il revient aux intellectuels d'empêcher la société de sombrer dans le sommeil en lui démontrant que le nationalisme est une aberration et que le malheur continuera de nous frapper sans exception tant que nous maintiendrons cette petite planète divisée au moyen de frontières et par la force des armes. Puisque nous formons tous une communauté d'êtres égaux face à la mort, qui peut bien y être supérieur à quiconque ? Cependant je n'ignore pas que l'histoire s'est construite sur cette prétention insensée. Mais le temps n'est-il pas venu de changer d'histoire ? D'en commencer une autre où personne ne vaille mieux que son prochain ? N'est-il pas possible d'ouvrir une nouvelle ère où la raison, la logique et la conscience s'allient pour faire barrage à notre monstruosité inconsciente ? N'est-il pas du moins possible d'essayer ?

Je crois que nous allons nous battre pour cela ; oui, je crois qu'une nouvelle histoire est sur le point de débiter et que nous saurons mettre un terme aux malheurs qui nous accablent.

Quand nous aurons empêché que les sociétés ne s'ensommeillent, nous découvrirons une vie où chaque personne, après s'être endormie de son plein gré, pourra laisser libre cours aux innocentes aventures des «étrangers» qui demeurent en elle. Alors, en toute sérénité, nous nous attacherons à résoudre l'énigme des rêves. ◆

Traduit du turc par Julien Lapeyre de Cabanes.

Par
AHMET ALTAN



AFP

IDÉES/



Les candidats Sanders et Warren, à North Charleston, en Caroline du Sud, le 26 février. PHOTO RANDALL HILL. REUTERS

Structuralisme et politique, les cas Bernie Sanders et Elizabeth Warren

Cet outil philosophique nous aide-t-il à analyser les caractères et qualités des candidats démocrates à la course présidentielle américaine ?

Par
LAURENT BINET

Le structuralisme a ceci de supérieur au journalisme politique que là où celui-ci voit des hommes, celui-là voit des fonctions. Cela, en effet, présente l'immense avantage de nous éviter tout un tas de considérations psychologiques stériles et apolitiques. Peu importe, à hauteur de structures, que tel ou tel candidat soit trop mou, trop dur, jeune, beau, homme, femme, bon danseur, trop jeune ou trop vieux, et même noir ou blanc. « Une élection présidentielle est la rencontre d'un homme et d'un peuple » ? Voilà le genre de niaiserie

que le structuralisme nous épargne car lui ne prend que deux éléments en considération : des invariants et des combinatoires. Cela permet de dégager un certain nombre de règles intangibles, par exemple celle-ci : toute structure politique qui menace d'une façon ou d'une autre les intérêts du capital (et au-delà, tout système de domination, comme nous l'ont montré Adèle Haenel et Florence Foresti à leurs dépens) sera invariablement taxée d'antisémitisme. Gilets jaunes, Corbyn, Mélenchon, Sanders... Wait. Sanders ? De toutes les attaques qu'il aura subies, celle-là est de loin la plus absurde (puisque San-

ders, s'il était élu, deviendrait le premier président juif des États-Unis) mais sans doute aussi la plus révélatrice. L'accusation d'antisémitisme est l'une des cartes les plus jouées par les défenseurs du néolibéralisme, et peu importe que, dans le cas de Sanders, elle le soit en dépit du bon sens. Elle fait juste partie de la procédure, comme l'étape obligatoire d'une stratégie invariable à trois volets : diversion, personnalisation, fragmentation. C'est peu dire que le cocktail a fait ses preuves. Mais, dans le cas de Sanders, la diversion ne pouvait décemment pas fonctionner. Les efforts de personnalisation du débat auront joué leur rôle habi-

tuel : Sanders est « grumpy », il a mauvais caractère. Évidemment, si la perspective est d'affronter Trump à la fin, on suppose que l'argument risquait d'être insuffisant. Il revenait donc au volet « fragmentation » de porter le coup fatal. Il ne faut pas voir en Elizabeth Warren une femme politique, ni même un être humain, pour comprendre ce qui se sera joué durant cette primaire. Elizabeth Warren est une structure dont la fonction historique est de faire perdre la gauche. Appelez-la Hamon, Glucksmann, Jadot (on laissera à Ian Brosat le bénéfice du doute au nom de l'histoire – lointaine – de son parti), vous pouvez

gloser sans fin sur le déroulement particulier de telle ou telle élection, cela ne change rien à l'affaire. Vous pouvez même défendre la sincérité de ces gens : la sincérité n'est pas une catégorie structurale. Si l'on souhaite absolument « incarner » les structures politiques, on peut à la rigueur les voir comme des cartes à jouer : quand l'une d'entre elles est trop faible, on la change pour une autre de même couleur.

Pendant que Buttigieg et Bloomberg se rangeaient sagement derrière Biden, Elizabeth Warren, dont le programme était extrêmement proche de celui de Sanders, et qui s'était vue largement distancée dès les premiers caucus, aura laissé passer le Super Tuesday décisif pour enfin se désister, sans décider en faveur de qui. On dit qu'une inimitié personnelle (retour à la case « personnalisation ») se serait cristallisée lors d'un débat télévisé où Warren a traité Sanders de menteur, celui-ci démentant des propos misogynes que l'équipe de sa rivale lui avait attribués. La légende raconte que Benoît Hamon ne demandait qu'à se désister pour Mélenchon, mais qu'il en a été empêché par la perspective de devoir faire rembourser par son parti les sommes engagées dans la campagne. On reste rêveur face à ces misérables explications circonstancielles (incompatibilité d'humeur dans un cas, quelques millions d'euros dans l'autre) au regard des enjeux. Il serait erroné, cependant, de voir en Warren le dernier avatar d'une harmonisation du monde politique, car tout cela ne date pas d'hier.

Au II^e siècle avant J.-C., les frères Gracques souhaitent mettre en place une réforme agraire redistributive. Le Sénat romain riposte en jouant la carte Marcus Livius Drusus, un vieux tribun qui surenchérit d'abord sur le programme des Gracques, pour finalement mieux sauvegarder les intérêts des propriétaires terriens. Je propose qu'on renomme les Warren et autres Hamon « fonction Drusus ». Quant aux deux frères, le corps de l'un sera jeté dans le Tibre, et la tête de l'autre ramenée au Sénat. On ne sait pas s'ils avaient mauvais caractère. ♦

De l'esprit d'ouverture à l'esprit des murs

Pour Philippe Sands, auteur de «Retour à Lemberg», des enjeux tels que le changement climatique ou l'épidémie de coronavirus nous rappellent que la coopération mondiale est vitale et que le miracle de 1945 ne doit pas être pris pour acquis.

Cette année marque le 75^e anniversaire d'une révolution qui a changé notre monde, une révolution aujourd'hui en péril. Comme tout anniversaire, celui-ci nous offre un point de repère pour mesurer le chemin parcouru et contempler la route qui se dresse devant nous. A Yalta, en février 1945, Churchill, Roosevelt et Staline se réunissent pour approuver les fondations d'un nouvel ordre mondial. Quatre mois plus tard, le 26 juin à San Francisco, 50 nations signent la Charte des Nations unies. Elles s'engagent à garantir l'autodétermination des peuples, à mettre fin au colonialisme, à proscrire l'usage de la force et à promouvoir «le respect des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion».

Cinq mois plus tard, le 20 novembre, des procureurs ouvrent le tout premier procès pénal international dans la salle d'audience numéro 600 du tribunal de Nuremberg. Ils y invoquent les «crimes contre l'humanité», le «génocide» et plaident pour le droit des individus et des groupes ainsi que pour leur protection. A la fin de cette année cruciale, des négociations sont en cours pour établir des règles multilatérales de commerce mondial, accompagnées d'autres accords économiques et sociaux, ainsi que des institutions spécialisées, à l'image de l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Bref, l'ordre mondial est profondément remanié en quelques mois. Le nouvel ordre mondial se fonde sur des accords multilatéraux. Ceux-ci s'appuient sur l'idée d'un système de règles qui respecte les droits des Etats – comme c'était traditionnellement le cas jusqu'alors dans le droit international – mais également ceux des individus et des groupes, des associations et des sociétés. Aussi imparfait soit-il, ce nouvel ordre est le fondement sur lequel notre monde a opéré durant trois quarts de siècle. Aujourd'hui, ce système est sérieuse-

ment menacé à mesure que le poison de la xénophobie et du nationalisme se répand dans les veines de l'Europe et du monde. Nous assistons au retour de l'«homme fort» comme leader.

Je l'ai vu de mes yeux lors de voyages effectués pour écrire des livres, réaliser des films et enregistrer des podcasts. Immergé comme je le suis dans le monde des années 1914-1949, il m'est impossible de ne pas ressentir une profonde anxiété concernant notre époque et la direction que nous prenons. Il semble que nous soyons appauvris, dénués d'idées et de leadership, diminués par la perte des générations ayant fait l'expérience directe des horreurs des années 1930 et de la Seconde Guerre mondiale, ceux qui comprenaient pourquoi nos pays se sont rassemblés pour créer les Nations unies, imaginer une coopération régionale telle que l'Union européenne et développer l'idée des droits de l'homme pour tous. Peut-être est-ce la disparition de ces générations et, avec elle, la réalité de leur mémoire et de leur expérience, qui permet à tant d'hommes et de femmes politiques de prendre pour acquis le miracle qui s'est produit en 1945...

Une chose en entraîne une autre, et nous sentons le système se détricoter. Il est remarquable d'observer que les deux pays qui ont le plus promu les idéaux de 1945 mènent aujourd'hui la bataille pour enterrer leurs propres idées et réalisations. L'esprit d'ouverture est désormais remplacé par l'esprit des murs. Les Etats-Unis sont gouvernés par un président qui proclame haut et fort son désir de «rendre sa grandeur à l'Amérique» et qui voudrait remplacer l'ordre multilatéral par une multitude d'accords bilatéraux. Il considère que le bilatéralisme (retour vers le futur!) consolidera les leviers politiques et économiques, ainsi que le pouvoir. Il promeut ouvertement la discrimination, allant jusqu'à requérir «une fermeture totale et complète [des frontières] pour les musulmans entrant aux Etats-Unis». Cibler des individus pour

leur appartenance à un groupe est une idée à l'histoire longue et bien sombre. N'oublions pas les mots de Primo Levi: «Beaucoup d'entre nous, individus ou peuples, sont à la merci de cette idée, consciente ou inconsciente, que "l'étranger, c'est l'ennemi"», écrit-il en 1947 dans *Si c'est un homme*. Et, lorsque cela se produit, «lorsque le dogme informulé est promu au rang de prémisses majeure d'un syllogisme, alors, au bout de la chaîne logique, il y a le [camp de concentration]».

Une chose en entraîne une autre. Le Royaume-Uni est dirigé par un Premier ministre qui rêve ardemment aux jours heureux d'avant 1945, au retour à une ère où le soleil ne se couchait jamais sur

l'empire britannique. Il semble prêt à saccager la réputation et l'héritage du Royaume-Uni. Non content de réduire en miettes cinq décennies de collaboration européenne avec le Brexit, il voudrait pouvoir librement sortir le Royaume-Uni de la Convention européenne des droits de l'homme, ignorer la récente décision de la Cour internationale de justice confirmant que l'occupation de l'archipel des Chagos par le Royaume-Uni est illégale et retirer au système judiciaire britannique sa célèbre indépendance. Avec de telles actions, l'éventuelle disparition du Royaume-Uni – qu'induirait le départ de l'Irlande du Nord et de l'Ecosse – devient une possibilité.

Une chose en entraîne une autre. Pourtant, il n'est pas trop tard pour appuyer sur «pause» en l'absence d'alternative crédible aux idéaux du moment 1945. Des enjeux tels que le changement climatique ou le coronavirus nous rappellent que la coopération mondiale, aussi bien que régionale, est vitale, et que l'idée d'un Etat de droit international est la seule option envisageable, au-delà de ses défauts. Ne perdons pas de vue l'objectif. Deux pas en avant, un pas de côté, un en arrière, puis de nouveau en avant. En dépit des épreuves actuelles, le moment 1945 représente un idéal qu'il faut moderniser et non briser.

PHILIPPE SANDS

L'ŒIL DE WILLEM





Alaa el-Aswany,
en juin 2019.
PHOTO PHILIPPE MATSAS.
LEEXTRA VIA LEEMAGE

Exilé
à New York,
l'écrivain
Alaa
el-Aswany
observe
dans un
essai à
paraître en
mai la dérive
dictatoriale
de la société
égyptienne
dans la
violence et la
répression.

Recueilli par
DOMINIQUE SYLVAIN

Alaa el Aswany était dentiste au Caire, en 2006, lorsque son premier roman, *l'Immeuble Yacoubian*, l'a rendu immensément populaire. Ce «*phénomène éditorial international*», selon l'expression de son éditeur en France, Actes Sud, a été suivi de romans, *Chicago* (2007), *Automobile Club d'Égypte* (2013), *J'ai couru vers le Nil* (2018), de trois recueils de nouvelles – seul *J'aurais voulu être égyptien* a été traduit –, d'essais. Après *Chroniques de la révolution égyptienne* et *Extrémisme religieux et dictature : les deux faces d'un malheur historique*, sera publié en mai le *Syndrome de la dictature*. Né en 1957, Alaa el Aswany vit désormais aux États-Unis où il enseigne. Dominique Sylvain l'a interviewé au téléphone le 6 février, lors d'un passage de l'écrivain en Europe.

Vous êtes interdit de publication en Égypte, et dans une partie du monde arabe. Que s'est-il passé ? À qui avez-vous déplu ?

La première étape a été l'accession au pouvoir d'Abdel Fattah al-Sissi, en 2014. On

«En Égypte,
plus rien
n'est permis»

LIVRES/

m'a interdit de m'exprimer dans la presse et à la télévision et de poursuivre le bénévolat culturel que j'organais depuis vingt ans. M. Sissi s'est mis à m'attaquer dans les médias, ceux-ci étant passés sous contrôle. Je n'avais plus rien à faire en Egypte : je suis parti enseigner le «creative writing» dans des universités américaines. Je rentrais occasionnellement en Egypte. Lorsque *J'ai couru vers le Nil* a été publié au Liban, je me trouvais aux Etats-Unis. J'ai appris que j'étais poursuivi par un tribunal militaire. En Egypte, tribunal militaire signifie prison. Mes amis et des avocats m'ont conseillé de ne pas rentrer. La deuxième étape a été l'interdiction du roman dans l'ensemble du monde arabe, Tunisie, Maroc et Liban exceptés.

Où vivez-vous et de quoi ? A New York depuis un an et demi. En fait, je vis de mon écriture et de l'enseignement. J'ai conservé un poste de «visiting professor» dans deux universités, le Bard College et le Dartmouth College.

Votre renommée, depuis *l'Immeuble Yacoubian*, aurait dû vous protéger. Ça n'a pas été le cas ?

Ça l'a été pendant des années. Lorsque je me suis opposé aux pouvoirs en place : Moubarak, les militaires après la révolution de 2011, les Frères musulmans et Sissi. J'étais alors protégé par cette reconnaissance internationale. Mais récemment, tout a changé. Sissi bénéficie d'un fort soutien de Trump. Ce qui n'a fait qu'empirer la situation. Chaque fois que Trump soutient publiquement Sissi, les victimes augmentent en Egypte. Le régime est devenu un «tigre blessé». Beaucoup plus dangereux qu'un tigre sain, n'ayant plus confiance en lui, il attaque le premier. L'ère Moubarak, c'était celle d'un dictateur ayant confiance en lui. Les gens étaient arrêtés, torturés, mais Moubarak n'imaginait pas que le peuple se révolterait. Aujourd'hui, les généraux derrière Sissi sont les mêmes que ceux de l'ère Moubarak. Mais ils ont appris leur le-

çon : ne laisser aucun espace à l'opposition.

Comment se manifeste votre engagement politique aujourd'hui ?

Le terme «politique» est typique d'une démocratie. En France, être en politique, c'est faire vivre ses idées au sein d'un système démocratique. La politique ne m'intéresse pas. En réalité, ce qui se passe en Egypte est un combat pour la liberté, pour rendre au peuple ses droits. Et je ne peux pas le rater en tant qu'écrivain. Je continue de m'exprimer. J'ai ma chronique hebdomadaire sur la radio allemande Deutsche Welle. J'écris parfois pour les journaux français ou pour le *Washington Post*. J'ai collaboré une année durant au *New York Times*.

Actes Sud publie vos essais. *Le Syndrome de la dictature* paraîtra en mai. La forme romanesque ne suffit-elle pas à votre engagement ?

Si vous êtes colère, c'est bien pour écrire. Mais si vous l'êtes trop, n'écrivez pas un roman. Vous risquez de produire un texte trop direct, peu artistique. Avec mes chroniques, je me débarrasse de cette énergie inutile et même négative pour la fiction. D'autre part, enchaîner les romans m'est impossible. Il me faut un

«Si vous êtes en colère, c'est bien pour écrire. Mais si vous l'êtes trop, n'écrivez pas un roman. Vous risquez de produire un texte trop direct, peu artistique. Avec mes chroniques, je me débarrasse de cette énergie inutile et même négative pour la fiction.»

temps de respiration. Cet essai m'a pris un an. Maintenant, je m'attelle à mon nouveau roman.

Constatez-vous actuellement une accélération de la censure en Egypte ?

C'est l'un des sujets évoqués dans *Le Syndrome de la dictature*. Il n'y a plus de censure en Egypte. La censure signifie que le pouvoir permet telle chose et interdit telle autre. En réalité, on n'a plus de censure comme à l'époque Moubarak parce que plus rien n'est permis. Pour s'exprimer dans les médias, il faut la permission d'un officier. Le choix est difficile pour tous : aller en prison ou être exilé. J'ai des amis qui ont décidé de se taire et qui sont malgré tout en prison. Pour leur participation à la révolution. Cette dictature de Sissi n'est pas comme les autres. C'est aussi

une dictature de revanche par rapport aux événements de 2011.

Suite au putsch manqué en Turquie en 2016 contre Erdogan, des purges massives ont été lancées, notamment contre les milieux intellectuels. Quel est le parallèle avec la situation égyptienne ?

Erdogan est un islamiste au pouvoir. Et pour des raisons que je comprends mal, on n'explique pas suffisamment dans les démocraties la différence entre musulmans et islamistes. Un musulman, un juif, un chrétien, c'est quelqu'un qui cherche des valeurs humaines à travers la religion. Un islamiste a une idéologie de la guerre. Il veut bâtir l'état islamique, lequel doit gagner la guerre contre les pays non musulmans. Le problème, c'est que les islamistes profitent de la

démocratie. La Turquie est un exemple significatif. Se faire élire, puis détruire petit à petit l'Etat démocratique, c'est la méthode. Et c'est plus compliqué que la dictature militaire, phénomène bien connu depuis des siècles. Une dictature islamique, c'est quelque chose de nouveau. Erdogan a utilisé la démocratie pour gagner le pouvoir. Rien d'étonnant à ce qu'il emprisonne les journalistes, ferme les journaux, tente d'influencer les juges, puisqu'un islamiste est persuadé de détenir la vérité. Ce n'est pas une vérité intellectuelle, c'est celle de Dieu. Or, si vous croyez détenir ce type de vérité, vous considérez que les autres n'ont pas les mêmes droits que les vôtres.

Islamistes et militaires cohabitent en Egypte...

Parfois, ce que les gens ne comprennent pas, c'est qu'ils ont beaucoup en commun. Dès 1952, nous les Egyptiens avons été coincés entre ces deux causes fascistes. Et le cycle entre ces forces se répète depuis, et de la même manière. Les militaires incitent les islamistes à faire alliance contre les forces démocratiques. Et lorsqu'ils n'ont plus besoin d'eux, ils les mettent en prison. Jusqu'à la fois suivante, où ils les réinvitent au pouvoir. C'est ce qui

s'est passé après la révolution de 2011. J'ai expliqué cette relation dans *J'ai couru vers le Nil*.

Pouvez-vous nous dire quelques mots de votre prochain roman ?

Il se déroule à Alexandrie. Pour moi, cette ville séduisante, c'est «l'autre femme». Comme cet entretien va être publié, je précise que j'aime vraiment la mienne et lui suis fidèle [rires] ! L'autre femme est toujours séduisante, car elle est réelle et irréelle à la fois. Je suis né au Caire. Enfant, j'ai passé mes vacances à Alexandrie, la moitié de ma famille vient de là, et dans mon souvenir, c'est une cité rêvée. Mais j'y ai vécu à un moment particulier. Lorsque Alexandrie était très tolérante. Tout le monde était accepté. Et j'ai assisté à la fin de cette époque. Dans les années 60, la dictature a fait monter la xénophobie. Les Egyptiens d'origine européenne et les juifs ont été forcés de quitter ce qui était leur pays. C'était incroyable. Et cette réalité, je l'ai gardée en moi pendant des années. ♦

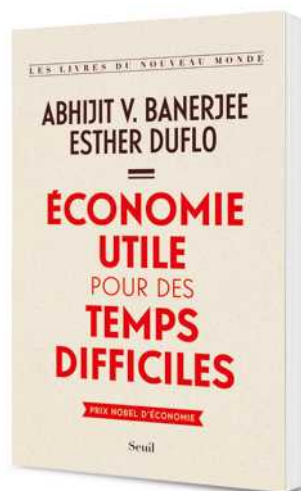
**ALAA EL ASWANY
LE SYNDROME
DE LA DICTATURE**
Traduit de l'anglais par
Gilles Gauthier, Actes Sud
(à paraître au mois de mai).



**ABHIJIT V. BANERJEE
ESTHER DUFLO**

Seuil

Les prix Nobel d'économie
lancent un appel à l'action



LIVRES/

Rankine, un cri noir sur blanc

Par
VIOLAINE HUISMAN

Citizen de Claudia Rankine reproduit une œuvre de Glenn Ligon sur une double page, environ au premier tiers du volume. Dès le début du livre, la présence d'illustrations (de l'art comme des photos d'actualité, d'archives, ou des captures d'écran) propose un contrepoint visuel à ses paragraphes denses. Si la reproduction de Ligon se démarque des autres images, ce n'est pas tant par son ampleur que par sa façon de remplacer le texte par du texte. Deux phrases y sont inscrites en lettres majuscules, dessinées au pochoir, à la craie grasse, et recopiées à la suite. Au fil des répétitions, la craie semble avoir débordé des lettres, éclaboussé la feuille au point de devenir illisible. À gauche : *I do not always feel colored*. À droite : *I feel most colored when I am thrown against a sharp white background* (1). Deux citations de Zora Neale Hurston, figure iconique de la Renaissance de Harlem. À ce moment de ma lecture, j'ai été surprise par une impression de déjà-vu. En feuilletant les pages qui précèdent, j'ai retrouvé l'incise «mine de plomb sur fond hyper blanc». Elle intervient en conclusion d'un passage où sont évoquées les injustices subies par les célèbres

Dans «Citizen», inclassable et intransigeante «poésie», l'auteure américaine excelle à illustrer, avec force exemples et images, le racisme, ses humiliations quotidiennes et ses violences ordinaires.

joueuses de tennis Serena et Venus Williams du fait de la couleur de leur peau. J'ai pensé à l'expression française «faire tache», à son application littérale, à sa représentation plastique dans l'impression du papier.

ÉVIDENCE PALPABLE

L'aspect le plus renversant du magnifique livre de Claudia Rankine est qu'il donne à voir «noir sur blanc» les agressions racistes ; il les illustre dans leur évidence incontestable, palpable, matérielle. Pour tant, la violence dont les personnes racisées sont victimes demeure indicible. Elle reste irracontable, elle est invraisemblable. On n'y croit pas. On – pronom personnel indéfini, soit tout le monde et personne à la fois – refuse d'y croire. Pour en

rendre compte, Rankine invente un «citizen» à la Walt Whitman, un bâtisseur d'identité, un nouveau référent. J' imagine le problème des traducteurs Maïtreyi et Nicolas Pesquès : ni une «citoyenne» qui aurait fait de l'auteure la principale intéressée, ni un «citoyen» qui aurait nié le genre de la narratrice... Et toi et moi. Chacun citizen en devenir. Publié en tant que «poésie», ce texte inclassable prend tour à tour la forme d'un témoignage, d'un essai, d'un pamphlet, d'un recueil en prose et vers libres, d'un traité de media studies, d'une élégie. Vendu à plus de 200 000 exemplaires aux États-Unis – à une époque où la poésie a été décrétée morte ou déchue à maintes reprises –, le livre sert à lui tout seul de contre-exem-

ple. Un texte événement, en dépit ou grâce à l'hybridité de son format, la complexité de sa structure, l'intransigeance de son propos.

«Quand tu es seule et trop fatiguée» commence le livre. Toi. J'interprète spontanément cette adresse à la deuxième personne comme une manière d'introduire un double poétique. Tu es un autre. Je. Tu n'es pas moi. La question se complique, quand, un peu plus loin, une amie évoque à la narratrice «son moi blanc et ton moi noir, ou ton moi blanc et son moi noir». Je me demande s'il m'est apparu évident que tu n'es pas moi parce que je ne suis pas noire ? Je me demande à chaque situation abjecte exposée à titre d'exemple – la caissière du supermarché doute que ta carte fonctionne, le psychologue chez qui tu as rendez-vous menace d'appeler la police, avant de s'apercevoir que tu es son rendez-vous – quel rôle m'est donné à jouer dans ces scènes. Je suis alors certaine de m'identifier à toi. Parce que je te crois. Parce que je te vois. Parce que je sais que tu dis vrai. Et la vérité de ces attaques me terrasse de honte, d'opprobre.

FONDU AU BLANC

L'indignation m'étrangle. J'aimerais pleurer, crier, frapper ces salauds, qu'on les foute en tôle. Néanmoins, dans ces pages d'une clarté scin-

illante, au ton toujours posé, parfois didactique, souvent bouleversant, la réflexion triomphe de l'affect. Pas question de gueuler comme Serena le jour où l'arbitre lui dérobe le match en affirmant que sa balle est tombée de l'autre côté de la ligne, ce que la vidéo infirme ; pas question de se faire sortir pour un coup de boule comme Zinedine Zidane le jour de la finale de la Coupe du monde. Rankine se contente de proposer les mots : «Grosse merde algérienne, sale terroriste, négro.» Et sur la page d'en face, l'explication de leur provenance : «Restitution de propos à partir d'une lecture faite sur les lèvres lors de la Coupe du monde.» En guise de commentaire, elle cite James Baldwin, William



La poète Claudia Rankine
et son chien, Sammy,
chez elle en 2014.

PHOTO RICARDO DEARATANHA.
LOS ANGELES TIMES. GETTY IMAGES



les questions ethnoraciales», souligne un article récent dans *le Monde*. Autrement dit, en France, on ne sait pas si les personnes racisées se font emmerder davantage. On ne sait pas.

Quel que soit le contexte, démontre Rankine, faire l'expérience du racisme revient à constater combien «sans raison aucune, les règles que tous les autres respectent ne valent pas pour toi». Les exemples que le livre recense permettent de se figurer à quoi ressemble ta réalité. Pour qu'on ne puisse plus dire qu'on ne sait pas.

ANTIDOTE AU CYNISME

Dans sa version originale, *Citizen* est sous-titré : «An American Lyric». Le poète, critique et romancier Ben Lerner en propose une interprétation éloquent dans la *Haine de la poésie*, une sorte de manifeste en faveur de l'idéal poétique, que j'ai traduit en français : «Le mot "lyric" est traditionnellement associé à la brièveté, à une profonde émotion et à un vers hautement musical ; l'écriture de Rankine n'est volontairement rien de tout cela [...]. Elle nous fait ressentir l'invalidité des catégories lyriques traditionnelles ; l'invitation à la lire comme de la poésie – et en particulier de la poésie lyrique – catalyse l'expérience de leur perte, telle la sensation d'un membre fantôme. (L'effet serait étouffé sinon complètement imperceptible si le travail était présenté comme un essai et non un poème.)» «Les émotions sont-elles moins émouvantes quand elles s'adressent à une absence d'émotivité ?» s'interroge *Citizen*. Le lyrisme de Rankine s'érige en antidote au désespoir, au cynisme, à l'impuissance. Sa rigueur est implacable. Elle puise sa force dans l'impossibilité de s'apitoyer. Car, en réponse aux outrages que tu subis, on t'invite à passer outre. «Oui, mais» commence par dire Rankine, avant de se reprendre : «Oui, et». Avec. En conscience.

«Oui, et c'est ainsi que tu es citoyen : Allez. Laisse tomber. Avance.»

Je laisse aux futurs lecteurs la joie de découvrir les mots et les images qui concluent ce texte fondateur. Ils confirment, dans leur urgence incandescente, la sensation d'une épiphanie. ►

(1) «Je ne me sens pas toujours noire» et «Je me sens d'autant plus noire projetée sur un fond hyper blanc».

CLAUDIA RANKINE
CITIZEN. BALLADE
AMÉRICAINE

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Maïtreyi et Nicolas Pesquès.
L'Olivier, 181 pp., 21 €.

Shakespeare, Frantz Fanon, Maurice Blanchot. Elle cite Ralph Ellison : «La forme de ségrégation la plus insidieuse et la moins bien comprise est peut-être celle des mots.» La langue fourche, coupe, annihile. Une mauvaise blague reste coincée dans la gorge, «et comme toute autre blessure, tu la regardes s'ouvrir le long de sa suture soudain apparente». La douleur se meut dans le corps, les humiliations quotidiennes associées aux agressions racistes créent de «graves dégâts physiologiques» ; ils portent un nom, scientifiquement labellisé par le chercheur qui les a identifiés. Les dégâts associés au racisme institutionnel se comptent en nombre de morts. Il existe trop de Noirs améri-

cains tués par la police au cours de cette dernière décennie pour tous les évoquer sur une page. Dix-huit victimes apparaissent sous forme de liste : «En mémoire de...» Puis disparaissent au profit d'un espace blanc, puis d'un fondu au blanc. En face flottent les mots : *parce que des hommes blancs ne savent pas faire la police dans leur imagination des hommes noirs meurent*

TA RÉALITÉ

A un dîner en ville, à New York, où je vis depuis vingt ans, un dîner entre Français, le genre que j'ai coutume d'éviter, un des convives s'est insurgé : «Il ne faut quand même pas que je me sente coupable d'être

un homme blanc !» Prise d'une folle envie de me lever, de me barrer, j'ai avalé mon champagne de travers, je me suis tue. J'ai pensé au personnage de Catherine, ma mère, qui dans mon premier roman, *Fugitive parce que reine*, balance son verre de vin rouge au visage d'un conard qui lui explique que quand son physique ne trahit pas ses origines, on remercie la providence et on les garde pour soi. J'ai regretté de ne pas avoir son talent pour l'esclandre.

Dans un article pour le magazine du *New York Times* sur le «privilège blanc», Rankine attribue l'expression à la sociologue féministe américaine des années 80 Peggy McIntosh. McIntosh a été la première à

établir un inventaire de 46 façons dont le privilège blanc se manifeste dans la vie de tous les jours. Pourquoi s'est-elle arrêtée à 46, se demande Rankine, avant de répondre d'elle-même : pour signifier, en somme, qu'on a compris. McIntosh explique qu'elle peut, par exemple, «aller faire [ses] courses seule, la plupart du temps, en étant assez sûre de ne pas être suivie ou harcelée [par le vigile]», «allumer la TV ou regarder la première page du journal et voir les gens de [son] groupe racial largement représentés».

«En France, ces débats américains sur les avantages que procure une pigmentation claire se heurtent à une difficulté bien connue : l'inexistence de statistiques publiques sur

LIVRES/



Marion Brunet est issue de la littérature jeunesse. PHOTO HACQUARD-LOISON. OPALE. LEEMAGE

«J'avais envie d'écrire un texte sombre»

Marion Brunet raconte comment elle s'est inspirée de Marseille pour écrire «Vanda», l'histoire d'une mère marginale qui supporte sa vie difficile grâce à sa relation avec son fils.

Les mots d'Aznavor affirmant que la misère serait moins pénible au soleil nous reviennent à l'esprit en lisant Marion Brunet. Dans son précédent livre, elle laissait entendre que ceux qui vivent à plein temps dans le Vaucluse sont crispés sur les traits à payer de leur maison en cité. Leurs

filles n'ont pour avenir que des métiers de troisième catégorie. Quant au racisme, il jaillit toujours, pour peu qu'on l'y encourage. Dans *Vanda*, son second roman, Marion Brunet nous entraîne à Marseille où une mère de 35 ans, marginale et femme de ménage en HP, vit un amour exclusif avec son fils Noé, 6 ans. Ils logent dans un cabanon de bord de plage du côté de Pointe rouge. Vanda supporte cette vie difficile car son duo avec Noé efface la pauvreté et les humiliations. Et un jour, le père revient en ville. Incapable de créer sa propre vie, l'homme comprend rapidement que Noé lui donne une raison d'exister. Encore faut-il le récupérer.

Dans une cité marseillaise partagée entre plages de sable, souvenirs d'une jeunesse pauvre mais chaleureuse et matraquage de travailleurs en lutte, c'est bien la difficulté à vivre des plus précaires qui est montrée sans fard. On y croise Samia, femme de ménage au dos en charpie, Thierry ayant toujours foi dans la lutte et dans la grève. Mais aussi Magalie, internée à l'HP après que son époux s'est pendu dans les locaux de France Télécom. Enfermée dans sa tête sur son lit d'hôpital, elle ne croit plus à rien. Certains des amis de Vanda, marginaux à son image, se retrouvent pour des fêtes musicales arrosées en bord de mer. On pourrait presque se croire

LIBÉ WEEK-END

Chaque samedi, découvrez huit pages consacrées à l'actualité littéraire. Cette semaine, on retrouve le Prix Nobel de littérature J. M. G. Le Clézio, avec *Chanson bretonne* suivi de *l'Enfant et la Guerre* (Gallimard). Sous-titré «Deux Contes», le livre fait revivre les étés dans le Finistère de l'écrivain enfant, dans les années 50, et la période de la guerre où la famille se cache dans l'arrière-pays de Nice.

sur une plage friquée cannoise mais, ici, les lendemains déchantent. Le livre révèle aussi Chloé, une jeune Parisienne qui comprend tout de suite que son monde est bien différent de celui qu'elle percute à Marseille. Elle n'est pas méprisante mais «ailleurs». Pas du côté des tatouées, de celles qui roulent dans des caisses en fin de vie et qui réchauffent seulement cent euros sur leur compte bancaire. Nous accompagnons donc Vanda, épicentre du roman, dans sa descente douloureuse aux enfers. Car souvent, le monde, la société et la loi sont là pour réduire la parole, les sentiments et l'esprit de justice à des concepts rêveurs.

Marion Brunet, issue de la lecture jeunesse ou «jeunes adultes» a publié d'abord *l'Été circulaire*, d'emblée reconnu comme un roman noir par le milieu littéraire. Ici, la focale est plus large et on peut parler de littérature générale. Mais quand on se penche sur l'ensemble de sa production, c'est bien le noir qui fait le lien entre les différents livres de Marion. L'écriture de *Vanda* est nourrie, riche, moins comportementale qu'à l'habitude. Elle progresse par focus et utilise l'ellipse avec fluidité.

Vous abordez différents sujets dans votre livre : la misère, l'amour filial, la violence policière et sociétale, le travail dévalué et la folie. Quel est le plus important à vos yeux ?

Non seulement ils sont liés, mais ils se nourrissent. La parentalité et les difficultés de la parentalité prennent un sens particulier dans un contexte de violence sociétale, par ce que la crise révèle. Idem pour la folie et les conditions de prise en charge de celle-ci. Tous ces sujets se rejoignent. Ce qui m'intéresse, au fond, c'est de parler des gens fragiles et mal armés pour le monde tel qu'il est, écrasés par des injonctions contradictoires, qui font ce qu'ils peuvent, sont les premiers à subir, même lorsqu'ils font subir à leur tour. Et mettre au jour les mécanismes qui entretiennent ces états de fait, les moteurs – politiques iniques, violences policières, violences professionnelles – qui les animent, par le prisme de ceux qui en font les frais.

Votre parole est très structurée. Vous avez appris en étudiant ou sur le terrain ?

Ce que je décrypte de mes romans, ça vient après coup. Quand j'écris, je raconte une histoire, des personnages, et je m'attache à une somme de petits détails qui parlent des gens et de leurs difficultés mieux, j'espère, qu'un discours. Après, bien sûr, le choix de mes personnages,

leurs origines sociales, les difficultés qu'ils rencontrent, ce n'est pas anodin et ça ne vient pas de nulle part. J'ai un intérêt pour les galériens qui me vient de loin, et je crois que mon ancien métier d'éducatrice spécialisée m'a offert un regard, une façon d'observer l'autre sans le juger mais sans concessions non plus. De comprendre ses motivations même quand ce ne sont pas les mêmes que les miennes, ça donne forcément de l'ambivalence, des nuances, ça fait douter le lecteur, et c'est ça que je trouve intéressant.

Vous vous écarterez pour un temps de la littérature jeunesse. Pourquoi ?

Je ne m'en écarte pas, j'alterne. Mon dernier roman, un western féministe sorti en septembre, est publié en jeunesse. Mais il est lu par autant d'adultes que d'adolescents, et j'aime beaucoup ça.

Ce qui change c'est le prisme principalement – quand j'écris en jeunesse, je prends volontiers la position d'un personnage adolescent –, et un regard moins désespéré je pense, des issues plus lumineuses, même quand c'est tragique.

Avec *Vanda*, j'avais envie d'écrire un texte sombre, et traiter de la parentalité avec le plus de nuances possible, ce qui me semble plus facile en adulte.

On dit souvent, dans le roman noir, que la ville est elle-même un personnage du livre. Est-ce le cas dans *Vanda* ?

J'ai choisi de ne jamais nommer Marseille dans *Vanda*, parce qu'elle véhicule instantanément des clichés qui en font une caricature, entre pastis, accent pagnolesque, foot et tueries dans les quartiers Nord. Je voulais m'éloigner de ces clichés, incarner la ville autrement, dans sa beauté et sa pauvreté extrême, avec ce qu'elle peut véhiculer de poésie, de nostalgie, de colères. Et j'ai compris aussi que ne pas la nommer m'offrait une cartographie littéraire beaucoup plus libre, même si je cite parfois des espaces précis qui permettent de l'identifier. Marseille est une ville particulière parce qu'elle provoque des effets ambivalents : on peut l'aimer et la détester en même temps. C'est une ville pauvre, sale, dans laquelle le sexisme est roi, gérée au fil du temps par des voleurs de tout poil, une ville dans laquelle la loi est toujours fluctuante, mais qu'il suffit d'aimer et d'habiter pour en faire partie – et avoir envie de la défendre.

Recueilli par
MARC VILLARD

MARION BRUNET
VANDA
Albin Michel, 240 pp., 18 €



Fermeture Pendant que les librairies bruxelloises géraient l'autorisation d'ouvrir leurs portes pendant la semaine, la librairie Ptyx à Ixelles décidait au contraire de fermer : «Vouloir maintenir ouvert un espace de rencontre – et d'ailleurs, la librairie en est bien un ! – à l'heure où il est avéré que le simple fait de se rencontrer peut tuer nous est apparu comme étant en totale contradiction avec les valeurs sur lesquelles nous avons érigé la librairie.» PHOTO DR



Ouverture Les éditeurs comptent sur les ventes en ligne pour sauver quelques titres du désastre. La plupart conseillent de commander sur les plateformes regroupant les librairies indépendantes : librairiesindépendantes.com ainsi que placedeslibraires.fr ou leslibraires.fr. Certaines grandes librairies ont leur propre service de vente en ligne, d'autres s'organisent pour honorer les commandes. PHOTO CLAUDIA BELOW. PLAINPICTURE

Dense, vibrant et venimeux comme des «Taches rousses»

Le premier roman de Morgane Montoriol cogne dur sans se laisser intimider par ses imposants parrains. À l'image de son héroïne, la peu recommandable Beck.

«Je ne suis pas ce gars-là. Et pourtant je suis là, parmi tous les gars de ce genre-là.» Quand j'ai lu cette phrase au deuxième paragraphe du livre de Morgane Montoriol, je me suis réveillé. Une phrase comme celle-là n'arrive pas comme ça, elle n'est pas le fruit du hasard. C'est une signature – quel qu'un d'inconnu qui ne le resterait pas. J'ai vérifié sur la quatrième de couverture. Un premier livre oui. Ses parrains : Bret Easton Ellis et James Ellroy, lourd à porter. «Ce son particulier de quarante-cinq tours, qui semble cuire

dans une poêle...» Il ne manque que les cris du quidam qui va être découpé en morceaux. Bon, ça se passe aux USA à l'époque contemporaine, entre Los Angeles et Muskogee, Oklahoma. Entre le présent et le passé. Entre Beck, vivante, sa sœur Leah, morte, et Wess, un garçon bien vivant et mal barré... Et celui qui tue en série. Enfin celui... Bref, un tueur en série. Car il y a un tueur en série, sinon on ne serait pas aux States, ni dans ce roman de méchante fille qui n'aime pas ses taches de peau. Ses horribles taches de peau. Ni son père, ni... Enfin, une fille pas recommandable, Beck, qui veut être actrice parce que sa sœur le voulait.

Cannibale. Elle vit avec Ashley, l'Agent des stars. Elle lui fait des omelettes à la tomate et des gorges profondes comme on fait des crêpes. Ashley est plein de fric, dans une baraque pleine de pièces. Il est plutôt vieux, comme il se doit.

«Absolument rien ne me plaît en lui. Pas sa façon de me toucher. Pas sa façon de me parler. Pas sa façon de me baiser.» «Je n'aime rien.» J'adore ! «Mais je le voulais lui.» Tout le monde a compris que si Ashley était moins débile, il se serait méfié des omelettes de Beck. Pour dire qu'on joue un peu sa peau à lire *Taches rousses*. Le titre qui convenait, c'était bien sûr la *Peau*. Malaparte était passé avant.

Taches rousses est la preuve que Morgane Montoriol en a dans le ventre, qu'elle peut assumer un titre aussi peu attractif. Sans parler de la couverture parfaitement naïve alors que ce roman contagieux aurait mérité un sarcophage en plomb pour l'empêcher de propager ses émanations... Trop tard. «Elle n'a pas assez de ventre ni de fesses pour être appelée grosse, mais a trop de cuisses, de seins, et de viande sur les bras, pour être appelée mince.» Morgane Montoriol a une méchanceté de bon aloi,

de l'humour, le sens de l'observation. Un côté cannibale taxidermiste qui peut lui faire oublier que la jouissance passe et que les livres restent. Mais ce qui la définit, c'est son horreur du vide. Sa béance qui aspire tout sur son passage. *Taches rousses* est un trou noir, si dense, si plein de mots, que le lecteur a les yeux qui lui sortent de la tête. Parfois je me suis dit que j'allais passer du tipex sur les pages, pour souffler. J'avais le droit de vivre, d'être un peu moi : «J'ai l'intérieur de la tête comme un Jackson Pollock, mes millions de fils emmêlés dans un bordel monstrueux.» C'est bien de ça qu'il s'agit, un capha-naüm en vente libre. Le succédané d'un film hitchcockien réalisé par Tobe Hooper, musique Captain Beefheart, voix off Asia Argento & Moondog (avec sa petite robe trapèze).

Mur de phrases. «L'essence malsaine de l'instant vient m'agripper à la gorge. Les ongles venimeux du mal piquent mes veines vierges...» C'est invraisemblable d'écrire ça, comme ça. Bien sûr on peut fermer un livre mais celui-là est gluant. On le ferme mais on a les doigts sales, ça colle. Ça prend la tête et on le rouvre... On s'y recolle. On attend l'aiguille, le shoot et il vient, il revient. A plusieurs reprises, j'ai été saisi. Excité, admiratif. Morgane Montoriol sait embarquer dans de longs paragraphes. Sa force tient là. Elle monte un mur de phrases qui se renforcent les unes les autres, se mettent à vibrer, à fabriquer du beau. Par exemple un passage lancé par ces mots : «Les petites guiboles au léger trop-plein de chair de ma sœur...» C'est dingue comme c'est chouette, il fallait l'écrire, et donc Morgane Montoriol est elle-même, comme Dieu est Dieu. «Et j'appuie sur repeat, repeat, repeat, repeat, repeat, repeat, repeat.» Lorsqu'on est orphelin, ça dure, ça se répète, se répète. Je lis comme un orphelin et quand on lit ce livre, ça dure aussi, ça se répète, se répète. Tous les écrivains sont des femmes, chacun se débrouille comme il peut. Avec quoi écrire, comment ? Les grands, les grandes trouvent. Je le souhaite à Morgane Montoriol... Voilà, je me lèverai cette nuit pour aller voir si l'immeuble où je suis né tient toujours debout, il me sert de parents.

RICHARD MORGIÈVE

Un «Manteau» de frissons à fleur de peau

Nicolas Leclerc signe un thriller d'épouvante haletant et plein de noirceur familiale.

Quand une vieille invalide, catatonique depuis vingt ans, sort un soir de son néant pour égorger son mari dans une ferme paumée au fin fond du Jura, sans doute est-on en droit de s'interroger : le fait est singulier et un peu de curiosité morbide ne fait de mal à personne. Mais quand Katia Devillers, ado haptophobe (elle fuit tout contact physique), petite-fille et héritière des époux terribles, se retrouve harcelée par des voix et des esprits d'outre-tombe, peut-être ferait-on mieux de refermer le livre et de renoncer à élucider ce mystère, tant sa noirceur promet d'empirer et nous épouvante déjà. Trop tard ! Le récit a sorti ses griffes, planté ses crocs, c'est lui qui nous dévore plus que l'inverse. Un chapitre après l'autre, ne lésinant sur aucun moyen pour nous faire frissonner et nous réservant une mauvaise surprise à chaque tournant, c'est en expert de l'anatomie de nos peurs et de nos angoisses que Nicolas Leclerc nous entraîne vers la révélation du secret monstrueux dans lequel l'arbre généalogique des Devillers plonge ses racines. Un secret qui, découvrira-t-on, dépasse l'histoire familiale pour se confondre avec l'Histoire tout court. Sans céder à la hâte, *le Manteau de neige* n'accuse aucun temps mort et négocie avec brio certains clichés du genre (enquête, maison hantée, HP, médiums, hypnose...), mais aussi nous invite à une véritable réflexion sur les liens fragiles qui unissent la famille, sur la solitude inexorable de tout un chacun et sur la persistance de l'horreur dans les mémoires individuelle et collective, sous une mince couche glacée de déni et d'oubli. Si, dans le confort de notre bulle de lecture, le genre thriller-épouvante vise à nous confronter à nos peurs avec une démarche d'écrivain, c'est à une véritable descente aux enfers que nous contraint le premier roman de Nicolas Leclerc, comme dans les pires rêves d'escalier, comme dans nos meilleurs cauchemars.

JOSEPH DENIZE

MORGANE MONTORIOL
TACHES ROUSSES
Albin Michel, 365 pp., 21,90€

NICOLAS LECLERC LE MANTEAU
DE NEIGE Seuil, 350 pp., 19€



OLIVIER CULMANN. TENDANCE FLOUE

Le cinéma au temps du corona

Eric Barbier Empathique et gouailleur, le réalisateur voit la sortie de son nouveau film, «Petit Pays» d'après Gaël Faye, repoussée à la fin août.



Dans le texte, ça donnerait : c'est l'histoire d'un mec qui kiffe le cinéma et qui déconne tout le temps pour ne pas avoir à jacter sur lui. Eric Barbier, c'est d'abord une gouaille unique, mélange d'argot et de langage parlé, cru, porté par un débit rapide comme une mitraillette, et l'on se demande, en l'écoutant, si ce n'est pas lui qui a inspiré le personnage d'Hippo dans *Un monde sans pitié* d'Eric Rochant : un type tendre, rageur, intègre, écorché vif qui, à vos questions, répond «Putain ! c'est la police !» en lançant son portable dans votre direction. On sent que ça ne va pas être facile de l'approcher, il y a quelque chose d'un peu sauvage chez lui, la méfiance de ceux qui ont été mordus jusqu'au sang et n'osent plus tendre la main de peur qu'on la leur déchiquette. L'enfance est en apparence tranquille, dans les années 60, au cœur du petit village de Brignoles, auprès de parents instituteurs, communistes, cinéphiles. Les week-ends, il les passe enfermé dans des salles de cinéma à mater des films qui font marrer, pleurer. Il sort «traumatisé» du *Passager de la pluie*, de René Clément :

l'histoire d'un viol. «J'avais le sentiment que la vie des adultes était affreuse.» A 13 ans, il décide avec ses copains d'aller voir *Emmanuelle* de Just Jaeckin. L'affaire est rodée ; un ami plus âgé se charge d'acheter les places : «On n'avait pas mesuré que c'était un film intello et quand on est entrés dans la salle, on a vu tous nos profs... On s'est cassés, et du coup, j'ai jamais vu !» Puis il a eu sa période kung-fu avant de dé-

LE PORTRAIT

couvrir les films d'art et d'essai : «J'en ai bouffé, des saloperies.» Son grand choc ? *l'Histoire d'Adèle H.* de François Truffaut. C'est plié : il deviendra cinéaste. A 19 ans, après une scolarité chaotique, il entre à l'Idhec qui deviendra la Femis, passant ainsi, aux yeux de sa famille, «de cancre à génie». De cet incubateur de talents qui a vu naître de grands cinéastes, il pourrait parler pendant des heures. Là-bas, tout le monde travaille avec tout le monde, on échange les caméras, les points de vue. Les années Rochant, Ferrand, Le Guay : «Des gens qui avaient des volontés de cinéma très fortes» avec, comme slogan : «Faites le cinéma que vous voulez.» C'est ce qu'il fait et, au début, ça roule pour lui. Il travaille un temps comme assistant dans la

pub, se lance, pour son film de fin d'études, dans une adaptation d'une nouvelle de Jack London, *la Face perdue*, puis sur une seconde, *Une tranche de bifteck*, qui inspirera son premier long métrage, *le Brasier* : gros budget, acteurs vedettes. «C'est une merde ! s'exclame-t-il. Ce film m'a pris huit ans de ma vie et trois ans de dépression.» Quelques années plus tard, il racontera, devant les élèves de la Femis «comment un beau projet devient de la bouse, et en quoi c'est intéressant». Trop d'interventions, de contraintes et, à l'arrivée, un film qu'il déteste et un échec commercial. «En réalité, j'aurais dû dire : "Je ne fais pas le film" mais j'avais une confiance absolue en moi, la vie cinématographique ne m'avait pas tabassé.»

De cette défaite, il sort saccagé. C'est Pierre Chevalier, alors directeur de la fiction chez Arte, qui lui extrait la tête de l'eau. Il tourne le premier épisode d'une série, *les Années lycée*. «A partir de là, Dieu me vient en aide.» A cette époque, Dieu a le visage d'une jeune et belle actrice hongroise arrivée à Paris à 19 ans, Veronika Varga, qui deviendra sa femme, lui donnera deux enfants et jouera dans plusieurs de ses films (dont le dernier).

Il remonte la pente avec *Toreros*, film sur la corrida, sa grande passion, qui éclaire un peu sur sa nature. Car Barbier a tout du taureau de combat : la ténacité, la capacité de s'adapter aux conditions les plus rudes, la bravoure et la noblesse. Parfois, c'est lui qui est blessé ; parfois, il charge et il en corne. Il lui faudra attendre la fin des années 2000 avec *le Serpent* et *le Dernier Diamant* pour revenir dans l'arène du cinéma et trouver les faveurs du public. Mais son grand retour, il le signe avec *la Promesse de l'aube*, adapté du livre culte de Romain Gary (casse-gueule en diable). D'autres auraient dit non. Pas lui. Il y a de la revanche sociale chez Gary et ça, il connaît. «Quand on prend l'histoire de Gary, qu'est-ce qu'il vit ? Il se fait conchier par la gauche. Comme c'est un génie, il invente Ajar pour dire : "Voilà ce que vous attendez ! Vous allez le manger jusqu'au bout de la gueule !"»

On lui demande ce qu'il a pensé de la cérémonie des César et, après avoir avoué qu'il ne la regardait jamais, il fustige un peu l'hypocrisie ambiante : «Si on avait décidé que les accusations qui visaient Polanski créaient le malaise alors il ne fallait pas le mettre en compétition. Je pense que ceux qui s'opposaient à sa présence voulaient que les César deviennent une tribune et un tribunal, ils avaient sûrement prévu des discours très engagés qu'ils n'ont pas pu prononcer.» Il n'élude pourtant pas un combat qu'il partage totalement : «La violence des hommes sur les femmes, j'ai la haine de ça depuis que je suis gamin.» Et s'interroge : «Ma préoccupation, c'est de savoir si la libération de la parole des femmes dans le cinéma a un impact dans des milieux où il n'y a pas la culture et les armes de la parole, où il y a la peur de la police et une défiance forte face à la justice.»

Il y a d'ailleurs une scène qui tétanise dans *Petit Pays*, celle où la mère du héros, une jeune Rwandaise réfugiée au Burundi, subit les attouchements d'un militaire rwandais sans oser hurler de peur d'être massacrée. Gaël Faye, qui se dit «très content» du film, définit ainsi Eric Barbier : intelligent, anxieux, bourru, doux, empathique. «C'était la personne qu'il fallait.» Inspiré de son histoire, *Petit Pays* est avant tout le récit d'une déflagration familiale et historique : au moment où ses parents se séparent, un enfant affronte la guerre civile au Burundi et découvre l'horreur du génocide des Tutsis au Rwanda. De ce roman déchirant vendu à un million d'exemplaires, Barbier tire un très beau film, dur et lumineux. Ce film, vous ne le verrez pas avant le 26 août. Cinq jours avant sa sortie en salles, le Premier ministre a interdit les réunions de plus de cent personnes, obligeant le distributeur à repousser la date. Quelques jours avant, Eric Barbier nous confiait : «Je sens que mon film va être la prochaine victime du coronavirus.» Il ne semble pas amer, juste fataliste : «Je me demande maintenant ce que vous allez tirer de ce fouchtri-fouchtra.» Mais comme il ne lit jamais la presse quand elle concerne son travail, il ne le saura pas. ◆

Par **KARINE TUIL**
Photo **AUDOUIN DESFORGES**

Répertoire

repertoire-libe@teamedia.fr
01 87 39 80 20

ANTIQUITÉS/
BROCANTESAchète
tableaux
anciens

**XIX^e et Moderne
avant 1960**

Tous sujets, école de Barbizon, orientaliste, vue de Venise, marine, chasse, peintures de genre, peintres français & étrangers (russe, grec, américains...), ancien atelier de peintre décédé, bronzes...

Estimation gratuite

EXPERT MEMBRE DE LA CECOA
V.MARILLIER@WANADOO.FR
06 07 03 23 16

La reproduction de nos petites annonces est interdite

**Vous voulez passer
une annonce dans**

Libération

**Vous avez accès à
internet ?**

**Découvrez notre site de prise
d'annonce en ligne**

<http://petites-annonces.libération.fr>

Libération

www.libération.fr
2, rue du Général Alain
de Boissieu, 75015 Paris
tél. : 01 87 25 95 00

Edité par la SARL

Libération
SARL au capital
de 15 560 250 €
2, rue du Général Alain
de Boissieu CS 41717
75741 Paris Cedex 15
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire
SFR Presse

Cogérants
Laurent Joffrin,
Clément Delpiro

Directeur de la publication
et de la rédaction
Laurent Joffrin

Directeur délégué
de la rédaction
Paul Quinio

Directeurs adjoints
de la rédaction
Stéphanie Aubert,
Christophe Israël,
Alexandra Schwartzbrod

Rédacteurs en chef
Michel Becquembois
(édition), Christophe
Boulard (technique),
Sabrina Champenois
(société), Guillaume
Launay (web)

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef adjoints

Jonathan Bouchet-
Petersen (France),
Lionel Charrier (photo),
Cécile Daumas (idées),
Vittorio De Filippis
(monde), Gilles Diers
(web), Fabrice Drouzy
(spéciaux), Matthieu
Ecoffier (web), Christian
Losson (enquêtes),
Catherine Mallaval
(société), Didier Péron
(culture), Sibylle
Vincendon (société)

ABONNEMENTS

abonnements.libération.fr
scaabo@libération.fr
tarif abonnement 1 an
France métropolitaine: 384€
tél. : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ

Alice Media Publicité -
Libération
2, rue du Général Alain
de Boissieu, 75015 Paris
tél. : 01 87 25 85 00

PETITES ANNONCES

CARNET
Team Media
10, bd de Grenelle CS 10817
75738 Paris Cedex 15
tél. : 01 87 39 84 00
hpiat@teamedia.fr

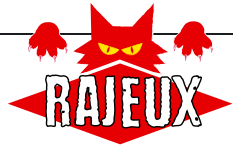
IMPRESSION

Midi Print (Gallargues),
POP (La Courneuve),
Nancy Print (Jarville),
CILA (Nantes)
Imprimé en France
Membre de OJD-Diffusion
Contrôle. CPPAP: 1120 C
80064. ISSN 0335-1793.
Origine du papier: France



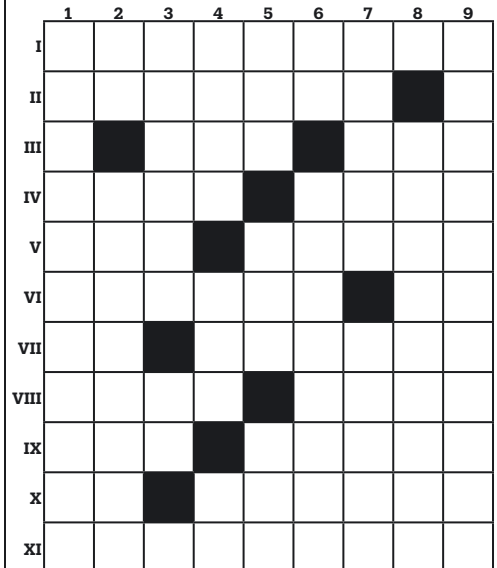
Taux de fibres recyclées:
100 % Papier détenteur de
l'Eco-label européen
N° FI 37/01
Indicateur
d'eutrophisation:
PTot 0.009 kg/t de papier

La responsabilité du
journal ne saurait être
engagée en cas de non-
restitution de documents.
Pour joindre un journaliste
par mail: initiale du
prenom.nom@libération.fr



ON S'EN GRILLE UNE ?

Par **GAËTAN
GORON**



Grille n° 1474 / Libé des écrivains

HORIZONTALEMENT

I. Au cas où vous hésitez entre auteure et autrice **II.** Neuve belge
III. Avant Dalloway chez Virginia Woolf # Son I veut dire investigation
IV. Prévoist pour Manon Lescaut # L'ivre V. Institution anglaise (VO) #
Français pilote de F1 **VI.** Si ennuyeux qu'on a envie de couper court #
Livre **VII.** thcerB zehc reltiH # Mal aller **VIII.** Sans Antonio, avec
dards # Lolita et Humbert Humbert passent beaucoup de temps de-
dans **IX.** Quelques livres, par exemple # Acier pour couper du métal
X. Confins de l'ennemi # Premier mot du titre d'un grand roman
d'une dame **XI.** Second mot du titre d'un grand roman d'une dame

VERTICALEMENT

1. Grande dame de la littérature **2.** Rouge à moitié # En littérature
Simone (de) **3.** Danses cubaines # Ce mot est favorable à l'union
aux mots **4.** Le papirove l'est de livres # Hebdo # Numéro **1 5.** Es
mobile # Il a détourné un avion Paris-Alger en 1994 # Quand la
ligne blanche est franchie **6.** Film de Spielberg en VO # Grande
dame du Nouveau roman **7.** Il y en a chaque jour dans Libé # Grande
dame de la littérature **8.** Porte-voix **9.** Grande dame de la littérature

Solutions de la grille précédente

HZ. I. ATTRACTIF. **II.** CAUSESCU. **III.** HÉVEA. **AIL. IV.** RSA.
MERCI. V. UVAL. **AG. VI.** MAXI. **BESI. VII.** AR. **CHER. VIII.** TABOU.
ÂNE. IX. OMO. **HIBOU. X.** PORTABLES. **XI.** ENGRUMELLE.
VT. 1. ACHROMATOPE. **2.** TEES. **ARAMON. 3.** TAVAU. **BORG.**
4. RUE. **VICO. TR. 5.** ASAMA. **HUHAU. 6.** CE. **ELBE. IBM. 7.** TSAR.
ÉRABLE. 8. ICICAS. **NOËL. 9.** FULIGINEUSE. **g.goron@libe.fr**

JEUDI 19

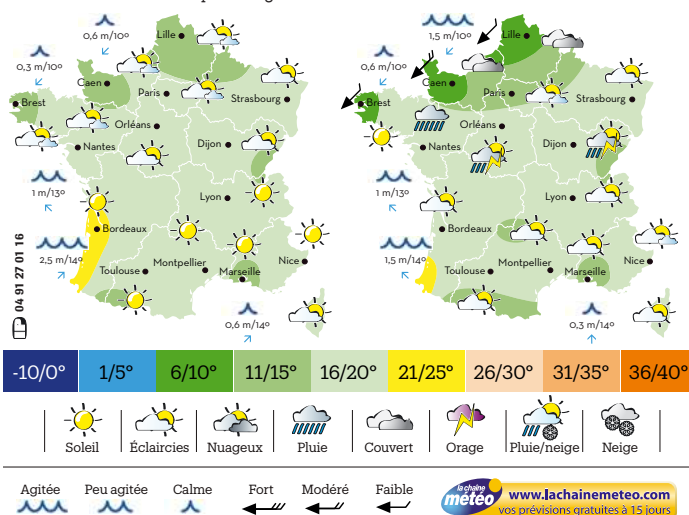
Le temps reste calme et sec avec quelques bancs de brouillards au lever du jour. Des nuages bas envahissent les Hauts-de-France et la Haute-Normandie.

L'APRÈS-MIDI Le soleil domine encore sur les trois quarts du pays avec une grande douceur. Seuls les côtes de la Manche et l'extrême nord sont concernés par une masse d'air frais et un ciel plus nuageux.

VENDREDI 20

Le temps se dégrade de la Manche à la Belgique avec un ciel chargé s'accompagnant d'un peu de pluie. Sur le reste du pays, le soleil domine.

L'APRÈS-MIDI Nuages et petites pluies concernent le nord du pays avec de la fraîcheur. Sur le reste du pays la douceur reste d'actualité et le soleil domine.



FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	7	14	Lyon	8	20	Alger	14	19
Caen	6	15	Bordeaux	10	21	Berlin	8	12
Brest	7	11	Toulouse	9	19	Bruxelles	8	14
Nantes	8	19	Montpellier	8	18	Jérusalem	9	13
Paris	10	18	Marseille	13	14	Londres	6	9
Strasbourg	9	18	Nice	13	17	Madrid	6	18
Dijon	9	18	Ajaccio	9	16	New York	7	10

SUDOKU 4227 MOYEN

	5			7	1			
6				2	8			
1	2		4				9	
3			2		7			
7	4	6	5	3	9			
6			7		4			
8			6		5	3		
2	6	1		4	7			
7	1			2				

SUDOKU 4227 DIFFICILE

	1	4		6	9			
				4	5			
8				3	4	1	2	
		1	6				3	8
5								9
6	3			1				
7	3	8	2					5
6		4						
	5	7			2	9		

SUDOKU 4226 MOYEN

7	4	6	8	9	1	2	3	5
5	8	9	3	7	2	1	4	6
2	1	3	4	5	6	8	7	9
3	7	4	9	6	8	5	2	1
8	9	1	5	2	3	7	6	4
6	2	5	7	1	4	3	9	8
4	5	8	2	3	9	6	1	7
1	3	7	6	4	5	9	8	2
9	6	2	1	8	7	4	5	3

SUDOKU 4226 DIFFICILE

6	1	7	4	8	9	2	5	3
4	3	2	1	5	6	9	4	7
8	9	5	2	7	3	6	8	1
9	8	6	3	1	5	4	7	2
5	7	1	6	2	4	8	3	9
2	4	3	7	9	8	5	1	6
3	2	8	9	4	7	1	6	5
7	5	9	8	6	1	3	2	4
1	6	4	5	3	2	7	9	8

Solutions des
grilles d'hier

Florent Grouazel

Younn Locard

FAUVE D'OR • MEILLEUR ALBUM • ANGOULÊME 2020

Prix château de Cheverny

de la bande dessinée historique

Les Rendez-vous de l'Histoire de Blois 2019

Prix de la bande dessinée citoyenne

Bulles d'Humanité 2019

"L'alliance de la précision historique, de la beauté du dessin et de l'intelligence du point de vue. Remarquable !"

François Busnel,

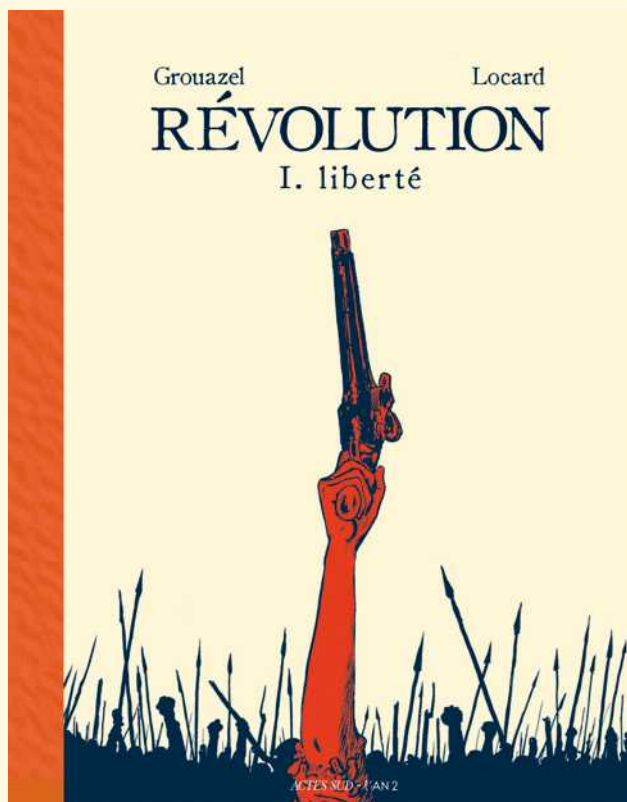
France 5, La Grande Librairie

"L'ouvrage fascine par sa capacité à faire résonner les espoirs et les inquiétudes d'hier avec ceux d'aujourd'hui."

Quentin Girard, Libération

"Rarement une BD aussi juste pour décrire le passé n'a été aussi vraie pour dire le présent."

Pierre Serna, L'Humanité



ACTES SUD - L'AN 2